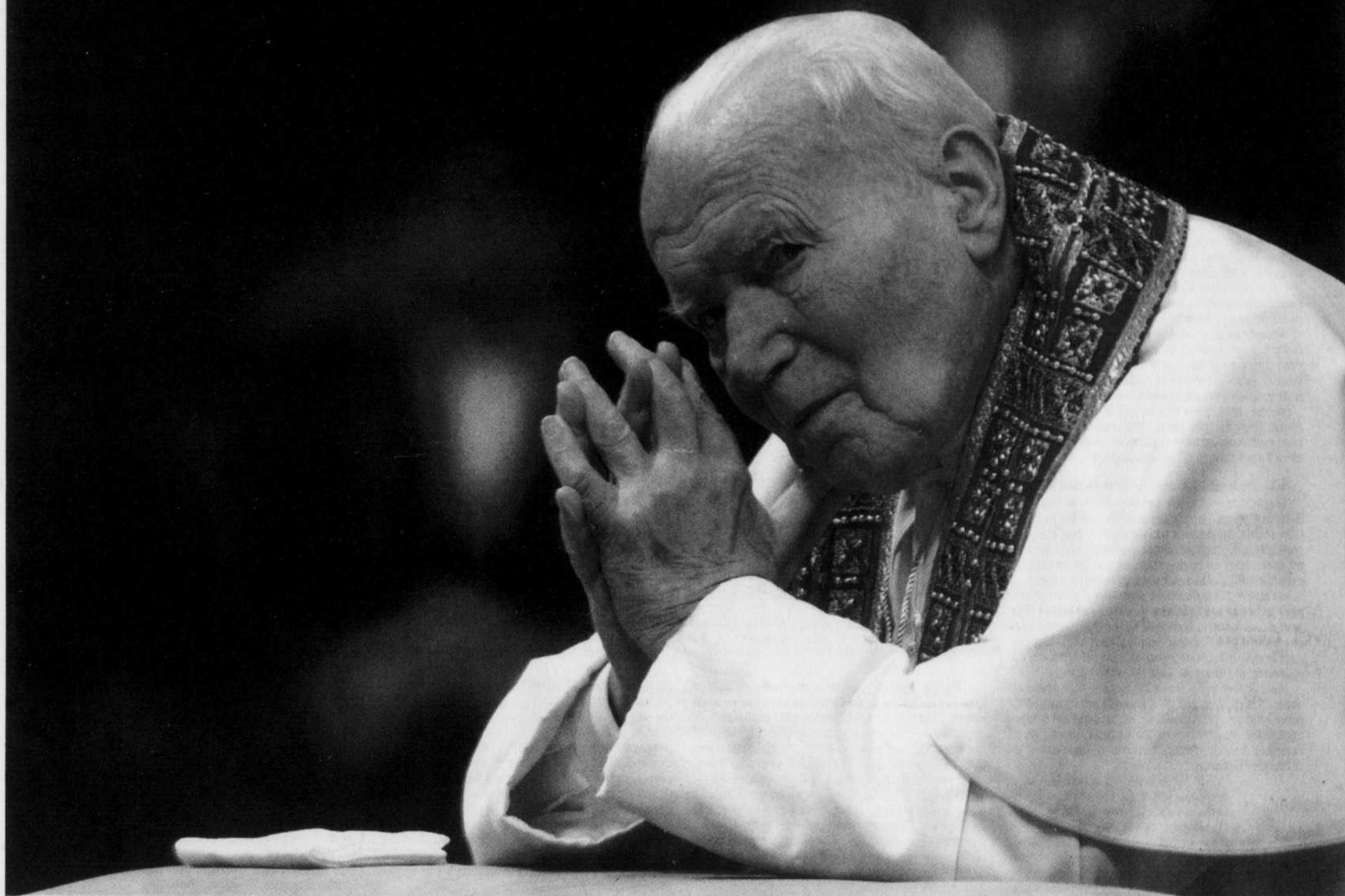


LE DEVOIR

Jean-Paul II

1920-2005



PAOLO COCCO

Un lourd héritage

JEAN-CLAUDE LECLERC

Pour les uns, Jean-Paul II aura été un fossoyeur du concile Vatican II. Pour d'autres, au contraire, il aura préservé l'essentiel du catholicisme. À l'aube du troisième millénaire, il aura peut-être même semé à travers le monde le grain d'une renaissance religieuse.

Maints problèmes de doctrine et de pouvoir restent irrésolus, il est vrai, au sein de l'Église. Ceux des fidèles qui n'ont pas quitté le bercail sont profondément divisés, même si ce schisme tranquille n'émeut pas les médias. En même temps, dans plusieurs pays, les foules ont vu dans ce pape un ardent défenseur de leur dignité et de leur droit au progrès humain.

Autant Jean-Paul II a freiné les changements au sein de la tradition catholique, autant il les a suscités à l'extérieur de l'Église. Sur la scène politique, on reconnaît son influence dans la chute du communisme en Europe de l'Est. Parmi les religions du monde, qu'il a mobilisées pour la cause de l'humanité, ses initiatives ont également reçu un accueil sans précédent.

Moins médiatisée, l'ouverture des archives secrètes du Vatican aura été pour l'Église un moment de vérité. Acceptant de faire le procès de son passé, Rome a pu ainsi lever des obstacles au rapprochement entre les confessions. Jean-Paul II a prouvé de cette manière que les institutions doivent, elles aussi, avoir le courage de reconnaître leurs torts et qu'elles peuvent, dans une certaine mesure, les corriger.

On doit
à ce pape
la
«conversion»
de l'Église

On doit à ce pape la «conversion» de l'Église, non seulement pour des individus qu'elle a autrefois condamnés à tort, tel Galilée, mais pour des peuples entiers — juifs, Africains, Amérindiens — dont elle avait nié la religion, la liberté, voire la simple humanité. Jean-Paul II aura osé accomplir des réconciliations qu'un prédécesseur, Jean XXIII, n'avait pu que préparer.

Pourtant, malgré la modernité de ses communications, l'assainissement de ses finances, l'élargissement de sa représentativité, le gouvernement que laisse Jean-Paul II à l'Église reste bloqué de l'intérieur, par sa lourdeur institutionnelle, mais surtout par des anachronismes que ce pape n'a pas voulu discuter.

Même dans les continents où le catholicisme

gagne des adhérents, si Jean-Paul II est fort estimé, ses choix ne sont pas pour autant acceptés. Jusqu'au sein du clergé et de la hiérarchie, tenus à l'obéissance, une rébellion tranquille continue de se répandre.

Pour les fidèles traditionnels, l'esprit de prière de Jean-Paul II, ses initiatives missionnaires, son refus d'une foi honteuse, son ouverture aux jeunes, aux pauvres, aux victimes de la guerre et de la haine, tout ce témoignage est rassurant. Mais pour toute une humanité, notamment les femmes qui aspirent à l'égalité et les populations que l'économie néolibérale opprime, le conservatisme de Rome, voire sa complicité avec des puissances réactionnaires, fait scandale.

Le premier pape, rapporte-t-on, le juif Pierre, aurait voulu imposer aux chrétiens les prescriptions judaïques. Il s'est trouvé un apôtre, Paul, pour s'élever contre cette fidélité mal avisée. Deux mille ans plus tard, le catholicisme éprouve des dilemmes non moins cruciaux. Qui osera contredire la papauté? L'enjeu n'est guère médiatisé. Mais la question est aujourd'hui posée.

L'auteur enseigne le journalisme à l'Université de Montréal. Il tient aussi au Devoir la rubrique Éthique et Religions.

Jusqu'au
sein du
clergé et
de la
hiérarchie,
tenus à
l'obéissance,
une
rébellion
tranquille
continue de
se répandre

• JEAN-PAUL II 1920-2005 •

Une Église en crise dans un monde en mutation



Stéphane Baillargeon

Jean-Paul II est décédé après plus de 26 ans de règne, le second pontificat le plus long de l'Histoire après celui de Pie IX, au milieu du XIX^e siècle. Pape à la charnière de deux millénaires, il laisse une Église en état de crise dans un monde en profonde mutation.

En accédant au trône de Saint-Pierre, il s'était assigné une double tâche: redonner de l'assurance et de la stabilité à l'Église catholique, ébranlée par le concile Vatican II (1962-65); réaffirmer la présence de cette Église au sein du monde contemporain afin d'y reprendre l'évangélisation, première et ultime mission de l'institution deux fois millénaire.

D'où le nom choisi et annoncé par le cardinal polonais Karol Wojtyła au moment de se présenter *urbi et orbi*. Jean-Paul II voulait ainsi s'inscrire dans la lignée des pontificats vaticanistes de Jean XXIII (1881-1963) et Paul VI (1897-1978) comme son prédécesseur éphémère, premier du double prénom, demeuré en poste un petit mois seulement, en 1978.

Surtout, cette double tâche de restauration, immense, démesurée, utopiste, Jean-Paul II l'a menée dans un univers lui-même en complète mutation. Le XX^e siècle a terminé sa course démente et sublime sous ce règne papal, le 26^e depuis la fondation de l'Église romaine, la plus vieille et la plus influente institution d'Occident.

Un temps fou. Celui des guerres mondiales, des totalitarismes rouge et noir, de la guerre froide et de l'équilibre de la terreur des terrorismes et des génocides. Mais aussi une ère d'une créativité scientifique et artistique exceptionnelle, à vrai dire inégalée depuis la Renaissance de Jules I, prince temporel plutôt que spirituel, qui fit travailler Bramante, Michel-Ange et Raphaël. L'ère de toutes les révolutions sociales finalement, féminisme, individualisme, hégémonie, tous ces «néo-ismes» auxquels Jean-Paul II, formé à l'ancienne, a dû se confronter.

En Pologne, c'est-à-dire nulle part

Toute son existence pré-papale — sa jeunesse dans la Pologne conquise et avilie par les nazis, sa très solide formation universitaire, son engagement sous le communisme — avait préparé à tenir la barre d'un navire menacé par un environnement hostile, mais aussi par ses propres usures.

«D'avoir vécu dans un pays qui a dû se battre pour affirmer son existence face aux agressions de la part de ses voisins, confie-t-il un jour, j'ai compris ce que voulait dire l'exploitation de l'homme. C'est pourquoi je suis immédiatement du côté des pauvres, des opprimés, des marginalisés, des sans-défense.»

Pour Jean-Paul II, hors l'éthique, cette arme absolue, il n'existait pas de géopolitique ni même de prosélytisme. Le catholicisme, ne pouvant plus se contenter de prêcher et sermonner, devait se réconcilier avec le message d'amour de Jésus et les droits de l'homme.

M^{re} Wojtyła participa activement au concile Vatican II. Il y appuya les réformes tout en s'inquiétant de leurs conséquences sur les ouailles de l'Est, du mauvais bord du rideau de fer de l'Europe divisée. Dans son pays profondément religieux, dirigé par un régime oppressif et officiellement athée, l'Église offrait réconfort et résistance. En même temps, les mutations en cours au sein même de l'institution traumatisaient les fidèles gavés de dogmes simples et rigides, comme le culte à la Vierge.

Cette expérience en terre à la fois favorable et hostile allait servir au nouveau pape, désireux de conduire une restauration du magistère catholique aussi bien sur le monde que dans les dialogues avec les autres religions. Il rêvait particulièrement de recoudre «la tunique déchirée du Christ» en rapprochant les Églises séparées par le schisme entre Rome et Constantinople au XI^e siècle, puis par la Réforme cinq siècles plus tard.

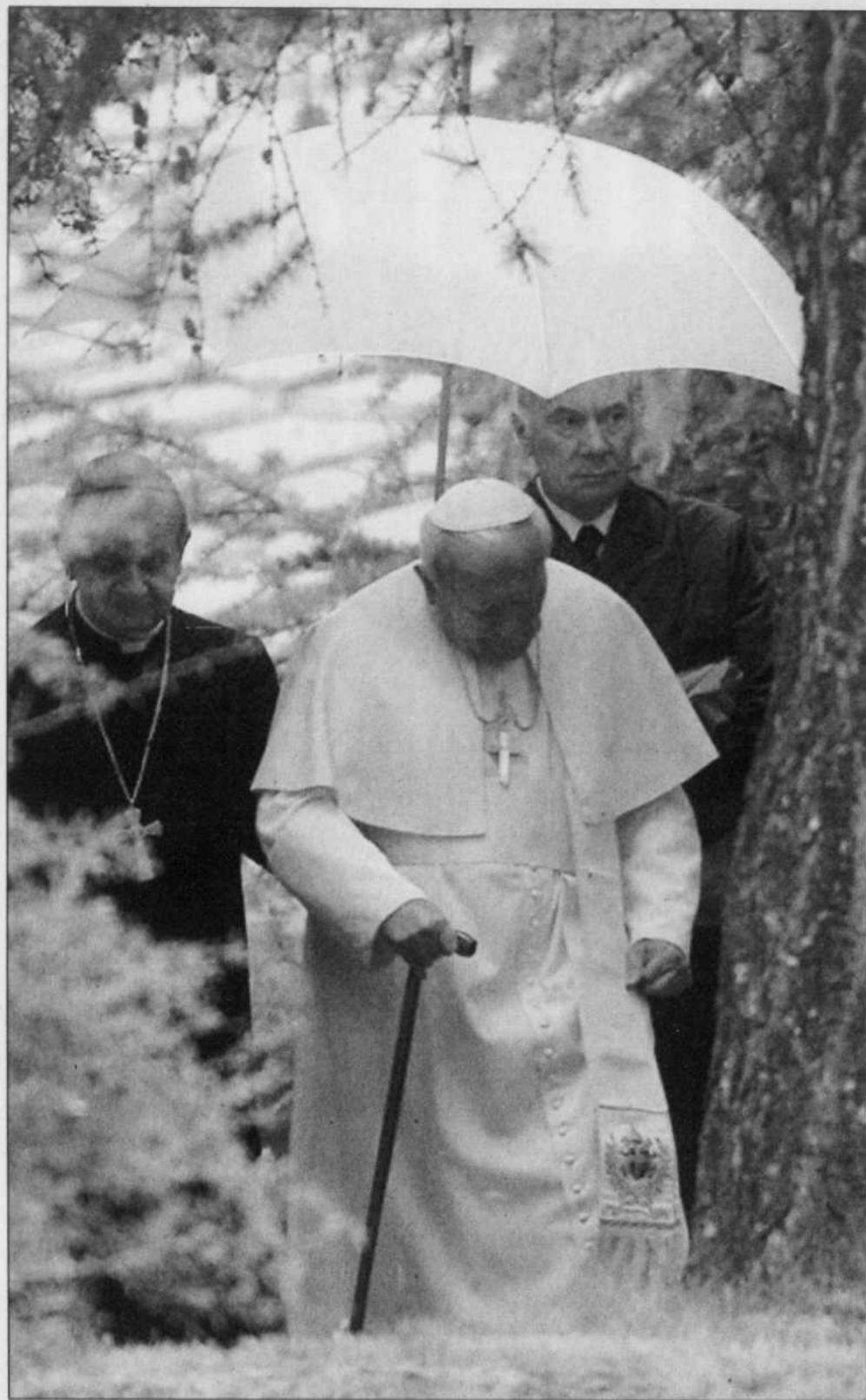
L'unité préchée, surtout au début du pontificat, ne se matérialisa pas. Malgré de réels efforts, les guerres confessionnelles reprennent de plus belle, en Europe de l'Est comme dans le Tiers-Monde. Les déclarations et les gestes concrets ont finalement ravivé les querelles entre les institutions-sœurs. Par contre, le dialogue ouvert avec les juifs, mêlé à un repentir sincère, a complètement révolutionné et de manière positive les relations avec ces «frères aînés» dans la foi.

Docteur en philosophie, intellectuel de haut niveau, savant d'une grande et vaste culture, polyglotte, Jean-Paul II a poursuivi son œuvre missionnaire dans ses discours, ses lettres apostoliques et surtout ses encycliques, sinon pour tous les chrétiens, au moins pour les catholiques. Aucun aspect de la foi, de la morale ou de la vie moderne n'a échappé à son entreprise analytique et dogmatique: le sacerdoce, la liturgie, le rôle des femmes dans l'Église, les vies consacrées, l'œcuménisme, la collégialité des évêques, etc.

Quelques fils rouges serpentent cet Himalaya de déclarations. D'abord, la doctrine Wojtyła propose la foi catholique comme seule et unique voie de salut permettant de contrer le désarroi moderne. Ensuite, ce mélange de fermeté et de critique tient sous tension une morale conservatrice du point de vue individuel et une éthique assez progressiste sur l'échelle des doctrines sociales.

De droite?

D'un côté, pendant son long règne, le pape a manifesté avec une force radicale son opposition à des pratiques jugées honteuses et pécheresses: l'avortement, la contraception, l'euthanasie, le divorce ou la peine de mort. À chaque fois, il a maintenu ses positions avec la pugnacité et la détermination de ceux qui ont des idées, mais qui sont dans leurs croyances. Il a même refusé l'avortement pour les femmes violées pendant les conflits dans l'ex-Yougoslavie. Il n'a jamais recommandé l'utilisation de condoms pendant ses voyages sur le continent africain où le sida inflige un fléau à l'échelle biblique.



CLAUDIO PAPI REUTERS

Docteur en philosophie, intellectuel de haut niveau, savant d'une grande et vaste culture, polyglotte, Jean-Paul II (photographié en 2001 dans les montagnes italiennes) a poursuivi son œuvre missionnaire dans ses discours, ses lettres apostoliques et ses encycliques.

L'Église catholique demeure une des seules grandes religions judéo-chrétiennes à interdire le mariage de son clergé masculin ou féminin. Elle persiste à bloquer l'accès à la prêtrise aux femmes. Elle condamne péle-mêle la masturbation, l'homosexualité, les relations prémaritales, voire la simple légitimité du plaisir sexuel. Karol Wojtyła écrivait en 1962 que «l'amour, qui est don d'une personne à une autre, exclut la recherche de la jouissance». Devenu grand patron de l'institution d'hommes, célibataires, idéalement chastes, il a redemandé aux divorcés catholiques qui se remarient de ne pas vivre dans «un état de péché», c'est-à-dire, en clair, de ne pas consommer sexuellement leur nouvelle union. Il a aussi redit que les divorcés qui se remarient n'ont pas le droit de «recevoir les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie» (la confession et la communion).

Le gouffre s'est donc élargi entre l'Église et les catholiques d'Occident qui, de toute manière, ne respectent ni toujours ni souvent les consignes. Le maître du Vatican répétait les leçons d'il y a deux mille ans («Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas») dans un monde en complète transformation sous les coups conjugués de nombreux phénomènes sociaux: l'individualisme, l'allongement de l'espérance de vie, la mise en place d'un système de protection sociale, la possibilité et la reconnaissance du droit des femmes à contrôler leur fécondité, la baisse de la natalité, la hausse de la monoparentalité, en fait toute la révolution féministe et ses immenses conséquences, dont l'accès croissant au travail salarié.

Jean-Paul II gardait le cap de la tradition, contre les vents et les marées de la modernité. Loin d'être une girouette de compromis, il se concevait comme une sorte de boussole cherchant à ressaisir par le nord une humanité matérialiste et hégémonique détournée de Dieu, à la dérive, sans nécessaires points fixes.

De gauche?

Le Saint Père a par ailleurs rejoint de nombreux esprits critiques en s'attaquant aux péchés de la modernité, particulièrement en matière socioéconomique. Lui qui avait combattu féroce et courageusement le nazisme, puis le communisme, s'en est pris à la baisse vertigineuse du niveau moral de la société moderne et matérialiste. Visitant Cuba, l'interminable et ubuesque goulag des tropiques, il a vilipendé les excès et les abus du capitalisme, rejoint le camp des pourfendeurs de la mondialisation et du néolibéralisme.

Dans une institution cramponnée à ses certitudes, après un certain repli sur soi, Jean-Paul II s'est battu sur tous les fronts pour la paix et la liberté: du Liban à la Pologne, du Soudan à l'Argentine, de la Serbie à l'Irak. En mars 1983, dans l'Haïti des Duvalier, il s'écriait: «Il faut que les choses changent ici!» Il répéta le mot d'ordre en février 1986, à la conférence épiscopale à Manille (Philippines) qui, révoltée, dénonçait les fraudes des partisans de Marcos aux élections.

Pape pacifiste, il privilégiait l'intervention directe et le «devoir d'ingérence humanitaire» aux tergiversations d'un dialogue incertain. Il a mis en garde contre l'abus du chantage nucléaire dans les années 1980, dénoncé l'intervention dans le Golfe dix ans plus tard et demandé la fin de l'embargo contre l'Irak, selon le principe réaffirmé selon lequel «les populations n'ont pas à souffrir de la politique de leurs dirigeants».

Ses sources d'inspiration puisaient évidemment dans la philosophie thomiste et la néoscholastique

plutôt que chez Noam Chomsky. Sa solution s'appuyait sur une foi inébranlable, désolée par ce qu'on peut appeler l'éclipse de Dieu, grosse de menaces totalitaires aux yeux de son premier lieutenant catholique sur terre. N'empêche, les positions pontificales liées au nécessaire respect de la personne humaine et des droits fondamentaux, au devoir de transparence du pouvoir, à l'exigence de compassion et de partage de la souffrance ont été endossées par les humanistes généreux de tous horizons. Surtout, dans la perspective wotjylien, les deux attitudes, conservatrice et progressiste, se réconciliaient dans le combat pour la vie et la dignité humaines.

Le cadenas doctrinaire

Cela dit, si ce pape critiquait le monde, il n'acceptait pas la dissidence au sein de son propre État, comme dans les mille et un recoins de son institution mondiale. Jean-Paul II parlait beaucoup de droits de l'homme, qui incluent la liberté de penser et de s'exprimer librement, tout en ignorant la liberté de recherche et d'expression des fidèles les plus proches de lui-même, théologiens, savants et autres interrogateurs de Dieu.

Les coups de frein ont été accompagnés de condamnations et d'expulsions. Le très rigide cardinal Ratzinger, placé à la tête de la Congrégation pour la doctrine de la foi, héritier mou de l'inquisitionnal Saint-Office, mène la charge depuis trois décennies. M^{re} Ratzinger figure en tête de nombreuses listes de «papables» et deviendra peut-être Jean-Paul III dans quelques jours.

Plusieurs chercheurs et théologiens catholiques subissent ses attaques, soit en étant exclus de l'enseignement dans les facultés catholiques (comme le bon pasteur psychanalyste et écolo-

giste Eugen Drewerman, en Allemagne), soit par la bonne vieille excommunication (comme le Sri-Lankais Tissa Balasuriya, qui osa publier des textes hors normes sur la virginité de Marie et le péché originel).

La théologie de la libération, née en Amérique latine, condamnée d'avance par ses flirts avec le marxisme, a fait les frais d'une répression particulière. Aux bâillons imposés par rapport aux savants, le Vatican a rajouté des interdictions de recherche et de communication dans les centres pédagogiques sous son contrôle. En 1996, au Nicaragua, un des épicentres du mouvement théologico-politique, Jean-Paul II lui-même déclarait que la théologie de la libération n'avait plus sa raison d'être puisque le marxisme était mort.

Le Saint-Père a également déçu de nombreux catholiques libéraux en béatifiant le très anticonformiste Pie IX, promoteur de l'infailibilité papale, adepte de la peine de mort et ennemi déclaré de la démocratie. Jean-Paul II a aussi accepté la canonisation de José Escrivá de Balaguer, père fondateur du célèbre Opus Dei, une organisation aux pratiques secrètes de quelque 80 000 membres à travers le monde, constituée pour l'essentiel de laïcs et en laquelle plusieurs observateurs, même catholiques, voient un mouvement élitiste et réactionnaire, une «nouvelle armée des fous du Christ».

Dans sa lettre apostolique (*Ad Tuendam Fidem*), le premier pape du troisième millénaire a fait insérer dans le code du droit canon plusieurs articles concernant la formulation de la «profession de la foi», obligeant tous les croyants et les théologiens à demeurer fidèles à certaines «vérités». La procédure a en quelque sorte introduit une détermination juridique, disciplinaire et pénale aux positions théologiques proclamées «définitives», par exemple celles liées à l'interdiction des relations sexuelles en dehors des liens sacrés du mariage et à l'ordination des femmes, vérités désormais impossibles à remettre en doute.

Au centre

La tendance conservatrice s'est d'ailleurs amplifiée au cours des dernières années, comme si la frange la plus conservatrice de la curie romaine avait profité de l'affaiblissement croissant de Jean-Paul II pour faire passer des positions de plus en plus réactionnaires. Le double tour est venu définitivement sceller la serrure doctrinale apposée sur l'Église, depuis deux décennies, à coups d'encycliques et de lettres apostoliques. Inflexible propagateur des valeurs catholiques, pasteur bardé de certitudes, Jean-Paul II a recentré l'Église dans sa dimension spirituelle. Mais l'axe de son monde apparaît de plus en plus rigide et inflexible.

Le portrait d'un vieillard malade, à bout de force, les pénibles images des dernières années et derniers mois de sa vie, jusqu'au souffle ultime, doivent être rapprochés du travail abattu par cet homme gigantesque: Jean-Paul II aura assumé une tâche écrasante qui impose le respect et l'admiration. Ancien acteur, athlète respecté, ce pèlerin infatigable a sillonné la planète d'une extrémité à l'autre, lors de 104 voyages internationaux, portant partout la Parole dans une multitude de langues. À chaque fois, peu importe où il s'arrêtait, des foules immenses venaient le saluer et le célébrer. Jean-Paul II était la figure humaine la plus connue sur terre. Il incarnait pour tous une spiritualité profonde, une force de conviction et de compassion démesurée.

Pour lui, l'espace et le temps, ces deux réalités fondamentales de la Création, viennent de s'arrêter. L'Église universelle, elle, continuera à composer avec de multiples contextes nationaux et continentaux — sur une planète et quatre ou cinq mondes, comme dirait Octavio Paz. Ce qui choque ici laisse froid là-bas. Quand les féministes occidentales reprochent à Rome ses positions misogynes et discriminatoires, des femmes du Tiers-Monde rappellent que l'Église leur a offert une planche de salut professionnelle et éducationnelle.

La perception de la notion du temps aussi demeure toute relative. L'Église a l'éternité pour horizon. Les papes, fussent-ils aussi exceptionnels que Jean-Paul II, passent; l'Église demeure et mue, à son rythme, pour poursuivre l'évangélisation, première et ultime mission de l'institution deux fois millénaire.

Il appartiendra donc à son successeur de pousser ou de freiner les réformes en prenant la mesure des urgences. Le dernier pape laisse en héritage une Église en crise, devant composer avec la montée des intégrismes et des terrorismes dans le monde, les pannes du dialogue avec les autres confessions, l'impopularité d'une morale sexuelle exigeante et irréaliste, les revendications égalitaires des femmes et des minorités ou le déficit de démocratie au sein même de l'institution. Dans quelques semaines, un nouveau pape accèdera au trône de Pierre et décidera de la tâche qu'il entend assigner pour surmonter les énormes défis légués par un très lourd héritage...

Le Devoir



REUTERS

Jean-Paul II s'est battu sur tous les fronts pour la paix et la liberté: du Liban à la Pologne, du Soudan à l'Argentine (ici le 10 octobre 1987, à Buenos Aires), de la Serbie à l'Irak.

• JEAN-PAUL II 1920-2005 •

Jean-Paul II à temps et à contretemps



Louis Cornellier

Je ne suis ni papiste, au sens obséquieux du terme, ni spécialiste de ce pape ou des papes précédents. Je suis, toutefois, croyant, et j'aime les penseurs chrétiens audacieux qui ont le courage d'affirmer leur foi et la puissance de leur message dans un monde qui n'est pas particulièrement réceptif à ces exigences. Jean-Paul II, quoi qu'on en pense par ailleurs, fut de ceux-là et, en ce sens, compte tenu de la mission qui lui était dévolue, on pourra dire qu'il n'a pas démerité.

Dans sa lettre à Timothée, saint Paul propose le programme suivant: «Devant Dieu et devant le Christ Jésus, proclame la parole, insiste à temps et à contre-temps, réfute, menace, exhorte avec une patience inlassable et le souci d'instruire. Car un temps viendra où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, mais au contraire, au gré de leurs passions et l'oreille les démangeant, ils se donneront des maîtres en quantité et détourneront l'oreille de la vérité pour se tourner vers les idoles. Pour toi, sois prudent en tout, supporte l'épreuve, fais œuvre de prédicateur de l'Évangile et acquiesce-toi comme il convient de ton ministère.»

Ce temps qu'annonce l'apôtre, Jean-Paul II l'a pleinement expérimenté, affronté même, sans jamais se détourner, malgré les pressions exercées sur lui en ce sens, de la mission décriée par le converti de Damas. Être pape dans un monde moderne en crise de sens n'est pas, on en conviendra, une sinécure. Jean-Paul II en avait la plus aiguë des consciences et c'est justement, peut-on croire, ce qui stimulait son exceptionnelle ardeur missionnaire.

«Qu'est-ce que la vérité?», demandait, il y a deux mille ans, un Pilate qui anticipait déjà, ce faisant, la grande question de la modernité. Jean-Paul II n'était pas dupe du défi que représentait, pour le christianisme et pour le monde moderne, ce relativisme drapé dans le manteau de la liberté de conscience. «Une des tentations constantes à toute époque, écrivait-il, même chez les chrétiens, consiste à s'ériger en norme de la vérité.» Ce à quoi un de ses plus fidèles disciples, feu André Frossard, un franc-tireur dans la grande tradition de la droite française, ajoutait: «Forme de bigoterie revendicatrice assez répandue dans la société contemporaine: exiger que l'on change la règle, pour être en règle.»

C'est contre une telle tentation, qu'il pressentait comme un danger direct pour l'essence même de l'homme telle que définie par la Révélation chrétienne, que Jean-Paul II a dirigé tout son magistère. «Les êtres humains, n'a-t-il cessé de répéter à travers le monde, ont la primauté sur l'idée que les autres s'en font; et leur existence est un absolu, et non une chose relative.»

Une telle affirmation, toutefois, ne saurait se suffire à elle-même. L'absolu qu'elle postule, pour être reconnu comme tel, doit reposer sur un fondement qui ne laisse rien au hasard. Ce fondement, réitéré par Jean-Paul II au début des années 1990, dans l'encyclique *La splendeur de la vérité*, n'est rien d'autre, et rien de moins surtout, que la «vérité objective», incarnée dans la personne du Christ, donc de source divine, dont découle une nature humaine dotée d'une loi naturelle à valeur universelle. Cette vérité est donc première et précède — c'est là où les modernes se rebiffent — la raison et la liberté qui en procèdent plutôt qu'elles ne la fondent. Comme l'écrivit Frossard dans sa *Défense du pape*: «Elle fait briller en chacun l'inextinguible étincelle qui permet de distinguer le bien et le mal, de sorte qu'en l'absence de la foi, la raison suffit. Car ce n'est pas la raison qui élabore la vérité, c'est l'attraction que la vérité exerce sur l'âme humaine qui donne naissance et forme la raison.»

Quant aux rapports entre la morale, issue, dans cette anthropologie chrétienne, de la loi naturelle, et la liberté, ils doivent être pensés dans cette même logique de la vérité première qui seule libère. Encore Frossard: «La morale n'a pas pour objet de domestiquer l'individu pour l'inscrire dans un morné système de contraintes et d'obligations, elle a pour fin de le réconcilier avec lui-même et de l'aider à gagner ou à regagner l'amitié des autres, de la nature et de Dieu. Les commandements qui la fondent, et qui semblent lui donner des ordres, ne font en réalité qu'exprimer un vœu: sois digne d'être, en fait, ce que tu es en vérité.» En d'autres termes, pour être dans le vrai, on ne peut pas dire et faire n'importe quoi au nom d'une liberté qui, réduite à son immanence, risque d'entraîner l'humain à se trahir lui-même et ses semblables. «Tout au long du XX^e siècle, constate Frossard, nous avons vu à l'œuvre l'homme libéré des commandements. Il s'est cru capable de composer une morale nouvelle en dosant à son gré les notions de bien et de mal. Et comme il n'y parvenait pas, il s'est imaginé que la connaissance suffisait et qu'il pouvait se passer de son humanité: sûr d'avoir éteint les cieux, il a fermé l'enfer, pour lui ouvrir ensuite des succursales dans toute l'Europe.»

«La morale, ajoute pourtant Frossard, n'est pas plus le cœur du message de l'Évangile que la technique n'est l'âme de la peinture.» Reprenant une ancienne maxime, Jean-Paul II, pour sa part, insère ces mots d'ordre dans sa prière: «Dans le doute, la liberté; dans le nécessaire, l'unité; en toutes choses, la charité.» De l'héritage de ce pape, c'est ce message de prudence et de charité qui s'impose le moins.

Qu'il existe une vérité objective et une loi morale qui ne tolèrent pas la contestation, la plupart des catholiques et plusieurs modernes sont prêts à l'admettre. Qu'il existe un danger réel à laisser l'interprétation de cette vérité et de cette loi au hasard des tendances civilisationnelles, aussi. Ce qui, toutefois, dans l'héritage de Jean-Paul II heurte avec raison les consciences chrétiennes et laïques de notre modernité, c'est la confusion savamment entretenue entre les lois de l'Évangile et celles de l'Église.

«Constitution divino-humaine», selon les termes mêmes de ce pape, l'Église, sous Jean-Paul II, a trop



REUTERS

Le 27 décembre 1983, le pape avait donné un nouveau sens au mot «pardon» en allant rencontrer en prison l'homme qui avait tenté de l'assassiner deux ans plus tôt, le Turc Mehmet Ali Agça.

souvent donné l'impression d'être d'inspiration strictement divine pour mieux imposer des prises de position parfois contestables, c'est-à-dire humaines. Comme l'écrivait feu le théologien André Naud, elle n'a pas toujours su faire preuve de la prudence nécessaire dans «les affaires qui relèvent de la Transcendance» et a parfois eu tendance à invoquer abusivement, fût-ce de manière implicite, une infaillibilité qui «ne peut s'étendre à des dilemmes relevant de la loi morale naturelle que la Révélation ne tranche pas».

J'aime, chez Jean-Paul II, le pape philosophe qui réconcilie vérité, liberté et raison. J'aime le pape intellectuel et combatif qui, sur fond de crise moderne du sens, a martelé que «l'Évangile de Jésus le Christ ne se ramène pas à une opinion privée, ni à un lointain idéal spirituel, ni à un simple programme de croissance personnelle. L'Évangile possède la puissance de transformer le monde». J'aime le pape des signes des temps dont la prière rappelle qu'«il est donc de notre devoir de vivre dans l'histoire, aux côtés de nos pairs, et de partager leurs soucis et leurs espoirs, car les chrétiens sont et doivent demeurer des gens pleinement de leur temps. Nous ne pouvons nous évader dans une autre dimension et ignorer les tragédies de notre temps [...] C'est sur cette présence au monde que nous serons jugés.» J'aime le pape des droits de l'homme, sensible à la souffrance de ses contemporains qu'il accompagne «dans le jardin de Gethsémani». J'aime le ca-

tholique qui lit l'absolue dignité de chaque homme et de chaque femme dans l'Incarnation.

Je n'aime pas le moralisateur, parfois complaisant envers certains personnages douteux, qui résiste mal à la tentation de croire que c'est toujours Dieu qui parle par sa bouche. C'était un humain.

LE COURAGE DE LA PAIX

Jean-Paul II
Édition préparée par Joseph Durepos
Fides
Montréal, 2004, 242 pages

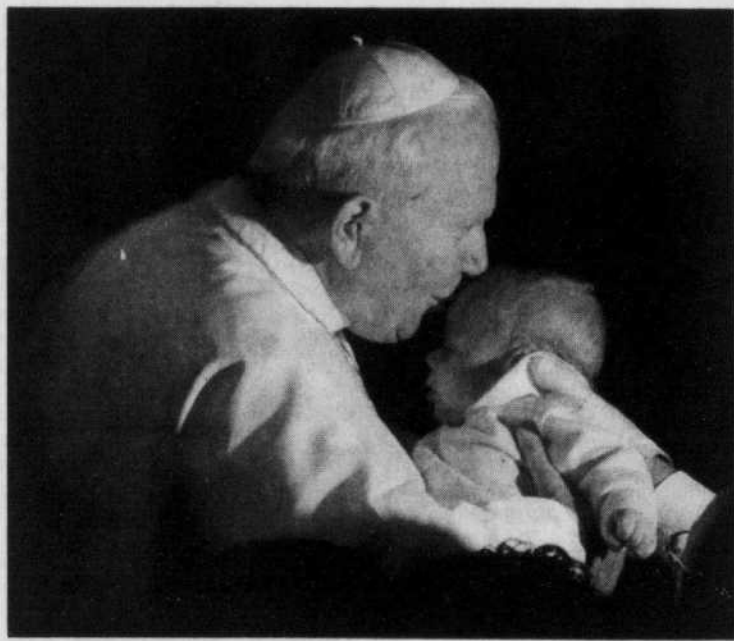
DÉFENSE DU PAPE

André Frossard
Fayard
Paris, 1993, 120 pages

LES PENSÉES

André Frossard
Le cherche midi
Paris, 1994, 192 pages

louiscornellier@parroinfo.net



Jean-Paul II

1920 - 2005

C'est avec beaucoup d'émotion que je me joins aux Québécois et Québécoises pour saluer l'œuvre de Jean-Paul II. Le monde vient de perdre un homme qui a particulièrement et profondément marqué son époque.

Sa Sainteté le Pape, qui a fait entrer son église dans le nouveau millénaire, a parcouru inlassablement le monde en préconisant la liberté, la paix et la justice. Son passage au Québec, en septembre 1984, restera gravé à jamais dans notre mémoire.

Malgré la profonde tristesse qui nous habite, nous garderons un souvenir impérissable de ce grand homme et de son œuvre.

Jean Charest
Premier ministre du Québec

Québec

• JEAN-PAUL II 1920-2005 •

Une jeunesse mouvementée

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Entre Wadowice et le Vatican, le chemin de jeunesse de Karol Wojtyła aura été marqué de multiples épreuves: à 21 ans, le futur pape, qui ne cessera de placer la question familiale au cœur de sa pastorale, n'avait déjà plus de famille proche. Au soir de son élection par le conclave, Jean-Paul II n'aura en effet qu'une lointaine cousine à qui écrire. Mais décédés tôt, ses parents auront tout de même eu le temps de lui léguer de solides valeurs morales et religieuses. Et dans une Pologne déchirée par la guerre, le jeune Wojtyła traversera les épreuves en puisant sa force dans la prière, déjà bien présente dans sa vie, et le théâtre, son autre grande passion.

Né le 18 mai 1920, Karol Wojtyła n'a pas neuf ans lorsque sa mère s'éteint, après une longue maladie. Trois ans plus tard, son frère unique de 14 ans son aîné meurt lui aussi, alors qu'il vient d'obtenir son diplôme de médecin (les parents ont également perdu une fille, dont on sait très peu de choses). C'est donc par son père seul que le futur pape sera élevé — alors que la Pologne d'alors compte des familles nombreuses —, dans un petit appartement d'une bourgade polonaise adossée aux montagnes naissantes. Plusieurs y verront une forme de signe du destin: la fenêtre du logement donne directement sur l'église du village.

Chose certaine, la famille est très pieuse. Chez les Polonais, la foi catholique est une façon d'affirmer l'identité du peuple. Sa mère d'abord, puis son père jusqu'à son décès en 1941, inculqueront au futur pape le sens des valeurs chrétiennes. Chez les Wojtyła, on prie matin et soir, sérieusement, intensément, avec ferveur même. L'origine du culte voué par Jean-Paul II à la Vierge Marie remonte d'ailleurs à ces années et à la perte de sa mère. Les témoignages recueillis par ceux qui l'ont connu à cette époque indiquent que Wojtyła, très jeune, avait des capacités de concentration et de recueillement très développées et qu'il possédait une maturité spirituelle hors de l'ordinaire.

Karol Wojtyła père a fait carrière comme militaire, avant de prendre sa retraite au moment où la Pologne retrouvait son indépendance, au sortir de la Première Guerre mondiale: on le décrit comme un homme très droit, ordonné, présent. Lorsque son épouse meurt, il passera énormément de temps avec son fils, que tout le monde appelle Lolek. Il lui transmet entre autres le goût de la montagne et des randonnées au grand air, que conservera Jean-Paul II toute sa vie.

L'éducation que reçoit ce dernier est très rigoureuse: «*Prière, jeux, discipline, morale et dévotions*», c'est ainsi que le résume Bernard Lecomte, auteur d'une biographie phare de Jean-Paul II chez Gallimard. Une éducation loin d'être «*banale*». D'un côté, Wojtyła a été bien élevé par un «*père exigeant et disponible qui lui a offert une éducation stricte, inculqué des principes moraux élevés, transmis une foi profonde. De l'autre, revers des deuils qui l'ont frappé, il a vécu une enfance et une adolescence dans un cadre relativement aisé et surprotégé. Il n'a connu ni la misère ni les problèmes familiaux de ses copains*». Des éléments biographiques utiles pour comprendre plus tard la vision «*idéalisée*» du pape en ce qui concerne l'amour et la famille.



Karol Wojtyła, vers 1946.

Financièrement, les Wojtyła ne sont ni riches ni pauvres. La rente de l'armée est juste assez confortable. Plusieurs diront plus tard que ces origines financières moyennes auront fait du pape une personne à l'aise dans tous les milieux — du reste, ses premiers amis viennent de familles tant nanties que démunies.

Origines modestes

En 1930, Wojtyła entre au collège. Sorti du cadre paternel, il découvre plus largement l'amitié, participe à plusieurs activités sportives. Il adore le football. Wadowice étant au tiers composée de juifs, Karol Wojtyła en compte plusieurs parmi ses copains. Il sera souvent indigné par toute forme d'antisémitisme plus tard rencontrée — cette problématique restera aussi au cœur de sa vie de pape. Le collège lui donne l'occasion de mettre de l'avant des qualités qui feront sa réputation toute sa vie: le futur pape est un excellent élève, attentif, curieux, très talentueux. L'intelligence vive, on le dit déjà ambivalent et sérieux, parfois même un peu trop.

Théâtre

À 18 ans, après avoir accompli un bref service militaire, Wojtyła déménage avec son père à Cracovie et entre à l'université Jagellon. Il y étudie notamment la langue polonaise, discipline qui l'intéresse beaucoup. Il lit tous les grands auteurs nationaux. Parallèlement, il se prend d'une vibrante passion pour le théâtre, art dans lequel il excelle. Car le jeune étudiant possède une voix forte et semble-t-il magnifique, qu'il sait parfaitement mouler au phrasé polonais. Il déclame de la poésie, interprète des pièces: Karol Wojtyła apprend peu à peu à captiver des auditoires. Il aime cette sensation. Sa vie s'organise donc autour de la scène, des répétitions, de l'écriture, de la réflexion. Au début de la vingtaine, sa vocation est pratiquement trouvée: il sera comédien.

Puis arrivent Hitler et la Seconde Guerre mondiale: l'université est fermée. Wojtyła profite de la réclusion pour écrire du théâtre et pour lire. Avec ses amis, il crée une troupe clandestine (le Théâtre Rhapsodique), qui tiendra longtemps. C'est leur façon de résister, d'abord au nazisme, puis au communisme: avec des mots, la parole, la réflexion.

Pour éviter la déportation vers les usines allemandes qui ont besoin de bras, Wojtyła se déniche un travail dans une carrière, puis il est affecté à une station de purification d'eau. La chance semble être toujours avec lui: il échappe notamment *in extremis* à une rafle dans la maison où il habite. Il frôle aussi la mort en 1944, quand un camion allemand le renverse. Le régime est dur, tous ont faim, froid, peur. La période est fatale à son père. C'est alors son dernier lien familial proche qui disparaît.

L'événement provoque chez Wojtyła une profonde remise en question: il se réfugie encore plus fortement dans la prière, toujours très présente dans sa vie. Cette disparition entraîne une rupture intérieure et amène «*un détachement de ses projets antérieurs*». Le théâtre se passera donc d'un acteur qu'on disait de grand talent, Karol Wojtyła décide d'entrer au séminaire. Un choix assumé, réfléchi, mûri.

Le futur pape s'inscrit donc en théologie en 1942. Après quatre années d'études pour la plupart faites en cachette à cause de l'occupation, Wojtyła obtient la meilleure note de sa cohorte. On le dit doté d'une intelligence remarquable, d'une mémoire infallible, c'est un être cultivé et chaleureux: le 26 octobre 1946, il est ordonné prêtre, la marche vers le Vatican est commencée.

Le Devoir



Peu après l'élection de Jean-Paul I, le cardinal Wojtyła était allé le féliciter. Quelques jours plus tard, il sera appelé à le remplacer, à la suite du décès soudain du pontife.

La rapide ascension de Karol Wojtyła

De grandes qualités intellectuelles et une conjoncture historique particulière ont permis à Wojtyła de gravir tous les échelons de l'Église en peu de temps

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Charismatique, sûr de ses idées, apprécié pour sa force de caractère, sa simplicité et ses grandes capacités d'analyse, Karol Wojtyła profitera aussi d'une conjoncture historique particulière pour gravir rapidement les différentes étapes de la hiérarchie catholique entre 1946 et 1978, et ainsi devenir le premier pape slave de l'histoire, aussi premier non-italien depuis 1523.

Peu après son ordination en Pologne, Karol Wojtyła est envoyé à Rome pour poursuivre ses études. Il y restera près de deux ans, inscrit à des cours de théologie à l'Angelicum, l'université pontificale des dominicains. Là, le jeune Wojtyła dévore les œuvres de Jean-de-la-Croix et de Thomas d'Aquin, il apprend les langues (français, allemand, italien, latin, espagnol, anglais), pratique l'exégèse. Il obtient en 1948 un doctorat pour sa thèse sur Jean-de-la-Croix.

Avant de rentrer en Pologne commencer sa vie de prêtre de paroisse, Wojtyła fait un long voyage en Europe, où il est mandaté par son archevêque pour étudier les «*pratiques pastorales*». Il découvre avec étonnement qu'en Europe occidentale, le phénomène religieux décline, que la religion n'est pas au cœur de la vie de tous. Il rencontre notamment certains de ceux qu'on appellera les prêtres-ouvriers, une expérience de prêtre engagée qui l'intéresse, même s'il en critique certains fondements.

De retour en Pologne, Wojtyła est nommé vicaire à Niegowic, un village provincial situé à 30 kilomètres de Cracovie. Il s'y rend en autobus, en charrette et puis à pied, à travers champs. C'est la vie rurale, l'Église n'est pas chauffée, il est bien loin des cercles intellectuels qu'il avait maintenant l'habitude de fréquenter. Son horaire du temps est partagé entre confessions, messes et visites chez les paroissiens. On le dit dynamique et apprécié.

Mais le style de vie ne lui convient pas au mieux. Après seulement quelques mois, il est donc rappelé à Cracovie, où on lui confie une tâche qui l'adonnera: celle d'aumônier des étudiants. C'est le début d'un long engagement avec les jeunes et d'une relation qui culminera avec l'organisation des futures Journées mondiales de la jeunesse, des décennies plus tard.

Mais le futur pape n'en a pas fini avec les études: on veut qu'il complète un doctorat d'État, ce qui lui

permettrait ensuite d'enseigner au plus haut niveau. Ses talents de communicateur hérités du théâtre et son amplitude intellectuelle en font un candidat parfait. Dégagé de ses principales responsabilités paroissiales, il rédige alors une thèse sur le philosophe Max Scheler et la possibilité de «*fonder une morale catholique sur la base du système éthique de Scheler*».

Parallèlement à ces activités pastorales et philosophiques, Wojtyła continue d'écrire de la poésie et du théâtre. Il rédige quelques papiers pour un hebdomadaire catholique, pour qui il disserte sur des questions de fond. Il développe aussi avec les jeunes une multitude d'activités qui permettent des catéchèses en plein air. Balades en montagne, excursions de plusieurs jours en vélo et en kayak, Wojtyła est capable de bousculer les règles rigides de l'Église pour offrir une liturgie qui soit à la fois moderne dans la forme et traditionnelle sur le fond.

Sa thèse est approuvée en 1953; il commence alors à enseigner à Jagellon, au département de philosophie, qui relève de celui de théologie. Mais le conflit permanent entre le pouvoir communiste (Joseph Staline vient de mourir à Moscou) et l'Église dégrènera cette année-là l'université est fermée, et les cours se dispensent maintenant de manière clandestine. Plusieurs dirigeants de l'Église sont arrêtés, dont le cardinal et primate, qui passera trois ans en prison. Église et pouvoir en arriveront plus tard à une forme de compromis: la première s'engage à ne pas nuire au projet d'une Pologne populaire, le second accepte que les cours d'enseignement religieux soient dispensés à l'école, mais demande un droit de regard sur la nomination des nouveaux évêques. Ces relations demeureront toujours très tendues, avec plusieurs phases de gel et de dégel. L'Église, en Pologne, est au cœur de la résistance au communisme.

Dès 1954, Wojtyła décroche un emploi à l'Université catholique de Lublin (KUL), où il restera jusqu'à ce qu'il devienne pape. Ses cours sont courts, ses exposés font beaucoup parler. Il détiendra longtemps la chaire d'éthique de l'établissement. Ces années sont une époque de grand bonheur pour lui: il enseigne, travaille avec les jeunes, écrit, pratique énormément de sports. Toutes les qualités du futur pape s'affinent, excepté le fait qu'il déteste alors la politique et n'en discute jamais directement.

Au début des années 1960, Wojtyła publie un essai intitulé *Amour et Responsabilité*, qui synthétise son expérience de confesseur avec les jeunes et explique sa vision de ce que devrait être la relation conjugale dans le monde moderne. Une partie de ce qui sera la morale sexuelle de son pontificat se trouve déjà dans ce livre.

Évêque

En 1958, Karol Wojtyła est nommé évêque par Pie XII. Il poursuit ses activités auprès des jeunes et des étudiants, mais voit sa charge de travail augmentée. Sa réputation et son énergie en font le prêtre le plus populaire de Cracovie. Quatre ans plus tard, on lui confie l'administration de ce diocèse, puis il est appelé à participer au concile Vatican II.

Quand il arrive à Rome, note son biographe Bernard Lecomte, M^r Wojtyła est «*aussi conservateur que tous les évêques polonais, notamment sur la tradition doctrinale ou liturgique et la prépondérance de Rome sur les autres églises chrétiennes*». Mais il prendra vite ses distances avec cette vision, assez pour qu'on ne sache plus où le classer: ni réformiste, ni conservateur.

Paul VI remplace Jean XXIII en 1963, et nomme Wojtyła archevêque en 1964. Le pouvoir communiste imagine alors qu'il sera quelqu'un de malléable: pourtant, les années suivantes révéleront tout le contraire, et Wojtyła ne cessera de combattre un régime qui ne place pas l'homme au centre de son chemin, système qui n'est pour lui qu'une parenthèse dans l'histoire.

L'homme prend du galon, et de l'assurance. Ses interventions sont remarquées au concile, où il apparaît comme une des intelligences vives de l'Église.

indique le biographe Alain Vircondelet (*First Editions*). M^r Wojtyła affirme déjà sa pensée sur un thème qui marquera l'ensemble de son pontificat, celui de «*l'absolue dignité de l'homme*». Il intervient aussi sur la thématique «*Église et monde moderne*», où il note le décalage entre l'Église romaine rigide et les mœurs et la culture de l'époque, ainsi que sur le thème de l'athéisme, qui le touche particulièrement à cause de l'expérience communiste. Sur ce sujet, il ne veut pas de condamnation pure et dure du communisme: M^r Wojtyła pense plutôt que c'est en parlant sans relâche de la personne humaine, de sa dignité, de ses droits, qu'on touche le point faible du communisme.

Il revient enthousiasmé des conclusions de Vatican II. En tant qu'archevêque, ses journées sont bien remplies, il travaille sans relâche, même dans sa voiture, soutenu dans ce rythme par sa grande forme physique. Son poste l'oblige alors à négocier plus directement avec le pouvoir et à se mêler un peu de politique. Puis, le 21 juin 1967, M^r Wojtyła est nommé cardinal par Paul VI, qui l'aimait bien. Il a 47 ans, et atteint déjà la dernière étape avant (l'hypothétique) statut papal. En le nommant, Paul VI reconnaît le rôle majeur que le futur Jean-Paul II joue dans le renouveau et la lutte de l'Église polonaise.

«*S'il est monté si vite dans l'Église, explique le biographe Bernard Lecomte en entrevue, c'est que l'Église polonaise a été réduite à l'état de ruine pendant la guerre. Il fallait tout reconstruire et relancer. Et ça prenait des jeunes pour cette tâche. C'est pour ça qu'il a été promu rapidement. Il est un peu porté par ces besoins d'une Église qui a été fortement ébranlée, et qui doit encore lutter contre le régime communiste.*»

Paul VI le consulte notamment sur des questions d'éthique et de morale sexuelle. L'encyclique qui condamne la contraception à la fin des années 1960 a ainsi été en partie rédigée (ou pensée) par le cardinal Wojtyła, qui s'élève déjà contre une certaine «*culture de la mort*».

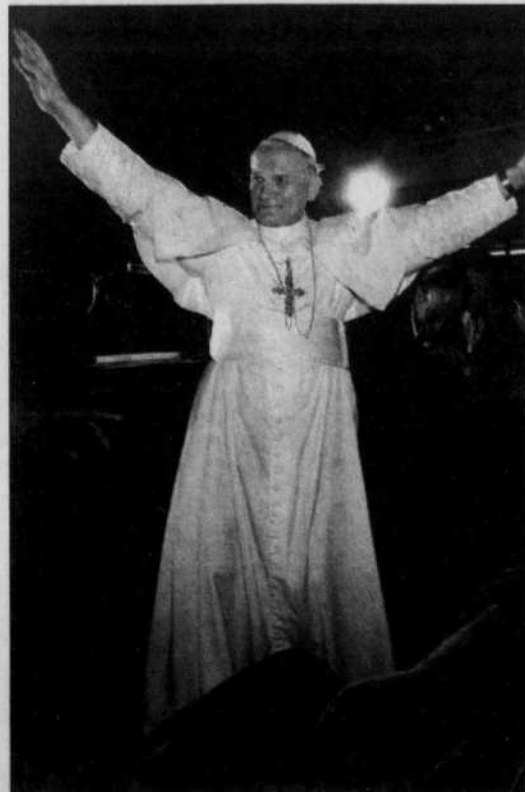
Ses qualités humaines et intellectuelles séduisent ses concitoyens, mais aussi peu à peu des intervenants étrangers. Invité à prononcer diverses conférences universitaires ou à participer à des activités avec les communautés polonaises en exil, il visite le Canada en 1969 (premier arrêt à Montréal), puis la Suisse et les États-Unis, entre autres.

Son nom commence à circuler timidement à titre de successeur potentiel de Paul VI. Il est «*papabile*». Paul VI l'appelle à participer à plusieurs synodes des évêques, des assemblées consultatives sur différents sujets. Il sera aussi élu au conseil permanent du secrétariat du synode. Le cardinal polonais s'y démarque encore par la profondeur intellectuelle de ses réflexions et son habileté à les exposer. À cette époque, il développe aussi sa pensée sur l'importance du célibat chez les prêtres, dogme ébranlé par les détroquages massifs du temps, et il redit sa foi pour une «*culture de la vie*», ce qui condamne de facto avortement et contraception.

En 1976, Paul VI lui demande de venir prêcher le carême à Rome. On dit alors qu'il séduit, se montre convaincant, brillant. Ses idées s'expriment plus clairement, il soulève un grand intérêt. À Rome, son visage devient connu des habitués du Vatican.

Sauf que Karol Wojtyła n'est pas italien, et c'est bien un Italien qu'éclaira le conclave à la mort de Paul VI, à l'été 1978. Albino Luciani, 67 ans, dit Jean-Paul I, mourra toutefois au bout de seulement 33 jours de règne (le plus court séjour depuis 1503), écrasé, dit-on, par la charge pontificale. Le conclave se réunit à nouveau, se déchire entre deux candidats italiens et finit par élire à la surprise du monde Karol Wojtyła, qui choisit le nom de Jean-Paul II en hommage à ses trois prédécesseurs et revêt une soutane blanche qu'il ne quittera pas pendant plus d'un quart de siècle.

Le Devoir



En octobre 1978, Wojtyła est élu pape.

MAL LANGDSON REUTERS

• JEAN-PAUL II 1920-2005 •

Selon le cardinal Jean-Claude Turcotte

Karol Wojtyla était «étonné» par la foi québécoise

JULES RICHER

De Jean-Paul II, le cardinal Jean-Claude Turcotte conserve le souvenir d'un homme qui s'est véritablement intéressé aux peuples qu'il a visités. Son regard et son attention se sont bien sûr arrêtés aux Québécois, mais ceux-ci l'ont déçu.

«C'est très rare que vous ayez vu le pape commettre des impairs [dans ses voyages] alors que les hommes publics en font assez souvent», explique l'archevêque de Montréal en entrevue.

«Par rapport au Canada [en 1984], par exemple, il a respecté l'histoire de l'Église en venant en premier lieu à Québec, l'église mère de toutes les églises d'Amérique, malgré le fait qu'il aurait été plus simple d'arriver à Terre-Neuve et de faire le saute-mouton d'une province à l'autre. Il a décidé de faire le voyage en venant d'abord au Québec, qui était le berceau de la religion catholique en Amérique du Nord.»

Mais le pape comprenait mal les Québécois. En fait, il ne saisissait pas la nature de leur foi. «Il avait un certain étonnement devant, ce que je dirais, notre religion un peu superficielle ou si l'on veut "à la carte", raconte le cardinal. «On choisit ce qui fait notre affaire: on est un peuple de consommateurs, et on consomme la religion.»

«C'est quelque chose qui l'étonnait un peu. Lui, il était un homme de convictions. Il a eu à lutter pour sa foi, pas nous.»

Il admirait par contre le Canada pour certaines décisions qu'il jugeait courageuses. Ainsi, il avait été impressionné par le refus du premier ministre Jean Chrétien de prendre part à la guerre en Irak et par la lutte menée par le Canada contre les mines antipersonnel. «Il m'a dit souvent de féliciter les politiciens canadiens.»

Avant de devenir pape, Karol Wojtyla n'était pas un inconnu pour M^{re} Turcotte. Ses premières rencontres avec lui datent du début des années 1970. Alors évêque de Cracovie, il avait l'habitude de visiter des groupes de Polonais à travers le monde. Comme il existe quatre paroisses polonaises à Montréal, le futur pape était alors venu les visiter. «C'était un homme — en tout cas,



En 1969, M^{re} Karol Wojtyla était venu à Montréal visiter la communauté polonaise locale.

je donne mon impression — qui n'était pas jasant. Il posait beaucoup de questions et on sentait qu'il cherchait à comprendre. Il était très affable, très simple, ne se prenait pas pour un autre et semblait très aimé des Polonais qui, eux, le connaissaient depuis très longtemps.»

Visite cruciale

Selon M^{re} Turcotte, la visite de Jean-Paul II au Canada en 1984 a donné un second souffle inespéré à

une Église catholique presque moribonde. «Le premier effet, c'a été de nous révéler à nous-mêmes que nous n'étions pas une Église morte», dit-il.

«En l'espace de 20 ans, raconte-t-il, on était passé [au Québec] d'une religion sociologique dominante — tu te faisais remarquer quand tu n'allais pas à la messe le dimanche — à une où l'on est minoritaire. Aujourd'hui, c'est quand tu vas à la messe que tu te fais remarquer. Cela avait créé une espèce de climat de morosité.» La visi-

te, dit-il, se déroula dans un climat fantastique, à cause de la personnalité du pape, et tous reprirent espoir.

«L'autre effet, c'a été de révéler à beaucoup de gens qui pensaient avoir coupé leurs racines religieuses qu'ils en avaient de bien plus grandes qu'ils ne le pensaient. Et ça, c'est encore vrai aujourd'hui.»

A cette occasion, M^{re} Turcotte a pu constater à quel point Jean-Paul II se souciait de respecter les personnes qui allaient l'accueillir. «J'ai pu voir, par exemple, avec quelle minutie le pape préparait ses textes, les soumettant même aux évêques du lieu pour s'assurer qu'il ne commettait pas d'impairs [...]. Il ne nous cautionnait pas pour savoir quoi dire, il savait très bien quoi dire, mais c'était pour lui un grand souci d'adaptation à des sensibilités qu'on n'a pas nécessairement du côté de Rome.»

Sa bonne maîtrise du français — qu'il possédait mieux que l'anglais — lui permit aussi d'entretenir des relations chaleureuses avec les évêques québécois. «Sa connaissance du français était assez remarquable, au point de comprendre les jeux de mots qu'on pouvait faire. Il est arrivé souvent que je mange avec lui et, à table, je faisais des blagues et il pouvait saisir les nuances de langage.»

Pour M^{re} Turcotte, la visite de 1984 a laissé des traces beaucoup plus profondes que l'on ne le pense. «Les conséquences à court terme n'ont peut-être pas été aussi spectaculaires qu'on l'aurait espéré.» En d'autres mots, les églises ne se sont pas remplies comme certains le souhaitaient. Mais Jean-Paul II n'était pas venu parler de fréquentation de lieux mais de foi, de la foi dans le Christ. Il a fait, selon les dires de M^{re} Turcotte, de la «réévangélisation». «L'Église d'ici a fait un virage dont les gens ne mesurent pas l'importance: elle est passée d'une Église de pratique à une Église d'éducation de la foi. [...] D'ici 10 à 15 ans, on aura une Église qui sera beaucoup moins nombreuse, c'est évident, mais beaucoup plus dynamique, qui ne sera plus une Église de bâtisses, mais de personnes et de convaincus. Et je l'attribue pour une bonne part à Jean-Paul II.»

Le Devoir

M^{gr} Marc Ouellet regrettera un pape nouveau genre

TOMMY CHOUINARD

Québec — Le cardinal et archevêque de Québec, M^{re} Marc Ouellet, estime que l'Église catholique a perdu l'un des plus grands communicateurs de son histoire avec le décès du pape Jean-Paul II.

«Ce qui me frappe le plus, c'est l'immense autorité qu'il avait acquise dans l'humanité comme référence morale. Personne n'a eu la facilité d'expression comme lui l'a eue. Personne n'a eu la génialité de créer l'événement comme lui. Il a attiré l'attention du monde entier et cela a donné à son action une projection extraordinaire», affirme M^{re} Ouellet, qui a été nommé cardinal par le Saint Père en 2003.

M^{re} Marc Ouellet souligne la combativité de Jean-Paul II qui lui a permis de livrer son message jusqu'à la toute fin de sa vie. «Donner jusqu'à l'extrême de ses forces, pour moi, c'est un grand témoignage, un grand don de soi, souligne le primat de l'Église catholique canadienne. J'ai vu prier cet homme, je l'ai vu souffrir aussi. J'ai toujours senti cette présence en lui du mystère de Jésus-Christ. Et ça m'a toujours donné vie et courage pour ce que j'ai à faire.»

Jean-Paul II a imposé un «style neuf» à la papauté, croit M^{re} Ouellet. «On se serait attendu dans les milieux romains à quelqu'un qui remettrait de l'ordre dans la boutique, quelqu'un

qui connaisse la curie et fasse la discipline. Ça n'a pas été du tout son option. En arrivant, il est allé directement au peuple. Ses voyages apostoliques ont imposé un style neuf. Même si Paul VI [de 1963 à 1978] était sorti, qu'il avait fait des voyages, il n'avait pas le même caractère. C'était des voyages plus officiels pour aller porter un message précis. Alors que Jean-Paul II, c'était vraiment des messages pastoraux. Il rencontrait des gens, des malades, d'autres chefs religieux, des évêques, des pasteurs. Il avait des célébrations sur des places publiques et il rassemblait des immenses foules. Il allait rencontrer les fidèles là où ils étaient. Entre lui et les fidèles, le courant passait, l'énergie aussi. Ses voyages témoignent d'ailleurs d'une volonté de contact direct. Cela est

Il évalue que le pape a acquis une «immense autorité» morale

sans doute l'un des points les plus simples et les plus fondamentaux de son pontificat», souligne-t-il.

Le cardinal ne croit cependant pas que Jean-Paul II fut un «pape star», comme on le dépeint souvent. «Le pape répondait à l'appel des fidèles, peu importe où ils se trouvaient», note-t-il. M^{re} Ouellet reconnaît cependant que Jean-Paul II «sortait de l'ordinaire». «J'étais à Rome pour son élection, et je me souviens qu'il n'avait pas fait 24 heures au palais apostolique qu'il était déjà rendu à l'hôpital où un de ses amis polonais, qui n'avait pas pu entrer au conclave, avait eu un infarctus. Et à l'hôpital, il a fait un discours

improvisé à des journalistes. On se disait "mais ça ne se fait pas. Un pape ne parle pas comme cela à des journalistes dans le corridor d'un hôpital". En plus, lors de la fameuse célébration d'inauguration, il a laissé la procession et s'en est allé saluer les gens dans les premières rangées. Ça a été l'affolement parmi les gardes du corps qui se sont mis à courir à droite et à gauche. Ce n'était pas prévu qu'il aille saluer les gens et serrer des mains. Mais c'était ça, son style: le contact direct, la communication», raconte M^{re} Ouellet.

Jean-Paul II a profondément changé le visage de l'Église. Selon le cardinal Marc Ouellet, il a fait la promotion de la sainteté comme aucun autre avant lui. «Depuis 25 ans, il a fait plus de 1800 canonisations et béatifications. C'est plus que tous ses prédécesseurs depuis plusieurs siècles. Il voulait mettre en évidence des témoins privilégiés de cette vie de foi, d'espérance et de charité, au cours des siècles passés et en particulier, dans les temps récents», indique-t-il.

Jean-Paul II laisse aussi en guise d'héritage un «dialogue interreli-

gieux» qu'il a su cultiver au cours de son pontificat. «Il a eu une attitude de respect avec les autres croyances religieuses. Il respectait les valeurs et les vérités exprimées dans les autres religions. Dans ses voyages, il y avait toujours une place pour la rencontre des autres chefs religieux, ou la visite d'une synagogue, par exemple. Le conseil pontifical pour le dialogue interreligieux a été beaucoup développé depuis 25 ans. Il est devenu une référence importante au Vatican», affirme M^{re} Ouellet. Le cardinal rappelle la journée de prière pour la paix du 24 janvier 2002, qui a réuni plus de 200 chefs religieux en Italie après les attentats du 11 septembre 2001 à l'initiative du pape Jean-Paul II. «Sur la question de la guerre, il était une référence incontournable», dit-il, tout en rappelant les «vicissitudes historiques» de la Pologne natale de Karol Wojtyla.

En dépit de son style neuf, Jean-Paul II n'a manifesté aucune ouverture en ce qui concerne la contraception, l'avortement, l'homosexualité et l'accès des femmes à la

prérisse. «Jean-Paul II, c'était l'héritier d'une tradition investie d'une mission, celle de témoigner de l'Évangile. Le pape a porté cela de façon exemplaire. Car sur ces questions, il n'y aura jamais de compromis, même pas pour l'avortement», affirme M^{re} Ouellet.

Plutôt que de répondre aux «modes d'une époque», Jean-Paul II a décidé de lancer une «nouvelle évangélisation», estime le cardinal Marc Ouellet. «Il voulait rejoindre les jeunes. Et avec les jeunes, la mutation que nous vivons au plan des

communications, du brassage culturel et religieux dans le monde entier, il a fait une nouvelle évangélisation avec des nouveaux moyens, une nouvelle ardeur. Tous ses efforts dans la tenue des journées mondiales de la jeunesse ont été élaborés avec le souci d'un dialogue direct avec la jeunesse et d'une proposition directe aussi des valeurs de l'Évangile: l'amour, la foi, le respect de l'autre, la liberté, la famille. Il faut suivre cette voie qu'il a su tracer», conclut M^{re} Ouellet.

Le Devoir

Célébration eucharistique

en mémoire de

S.S. le Pape Jean-Paul II

Le vendredi, 8 avril 2005 à 19h30
Cathédrale Marie-Reine-du-Monde

(angle René-Lévesque et Mansfield)

célébrée par

S.E. Mgr Anthony Mancini
Vicaire général et évêque auxiliaire
à Montréal

Les Filles de Saint-Paul, le personnel des librairies et de la maison d'édition Paulines saluent en la personne de Jean-Paul II le communicateur passionné de l'Évangile.

Paulines
LIBRAIRIE



Jean-Paul II
Édition préparée par JOSEPH DUREPOS
Le courage de la paix

Parmi les millions de mots écrits ou prononcés par le Saint-Père, Durepos a choisi les propos les mieux sentis, les convictions les plus profondes.

240 PAGES - 24,95 \$

www.editionsfides.com

F
FIDES



C'est Avec tout l'amour du monde que l'équipe de pastorale de l'Oratoire Saint-Joseph s'unit dans la prière à tous les pèlerins venus rendre hommage à Jean-Paul II

100 ANS
Avec tout l'amour du monde
DEPUIS 1904

• JEAN-PAUL II 1920-2005 •

Le pèlerin globe-trotteur

En visitant autant de pays, le pape a voulu mondialiser l'Église

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Près de 130 pays visités sur tous les continents, plus d'une centaine de voyages hors d'Italie, 1,2 million de kilomètres parcourus et l'équivalent de 10 % de ses 26 ans de pontificat passés sur les routes du monde: Jean-Paul II aura été un pape voyageur, pèlerin globe-trotteur infatigable qui n'a jamais cessé de vouloir mondialiser l'Église et rencontrer le milliard de fidèles environ qu'elle compte, et ce, malgré la maladie qui rendait périlleux et compliqué tout déplacement ces dernières années.

Avant lui, seul Paul VI avait déjà pris l'avion. Et encore: seulement neuf voyages à l'extérieur de l'Italie en 15 ans de pontificat. C'est donc dire si l'arrivée de Karol Wojtyła aura changé de tout au tout les habitudes du Vatican sur ce point. Après seulement trois mois en poste, un premier voyage est au programme, au Mexique. Et ça n'arrêtera jamais, sauf à partir de 2004, alors que les ennuis de santé du pape finiront par prendre le dessus sur sa volonté d'aller «proclamer le message évangélique», ainsi qu'il définissait l'objectif de ses nombreux «pèlerinages dans le sanctuaire du peuple vivant de Dieu».

Le goût du monde, Karol Wojtyła l'a développé dès Vatican II. En 1963, il se rend ainsi en Terre Sainte pendant quelques jours. Et six ans plus tard, c'est à Montréal qu'il débarque pour une tournée canadienne et américaine d'un mois qui lui permet de rencontrer la diaspora polonaise. Il y aura ensuite, au fil des invitations à participer à des congrès ou à prononcer des conférences, les Philippines, la Papouasie-Nouvelle-Guinée, l'Australie, les États-Unis, l'Europe... Quand il arrive au Vatican, son passeport est déjà bien garni.

À partir de 1979, la liste déboule: cinq voyages la première année, quatre la deuxième, un seul en 1981 (l'année de l'attentat), sept en 1982... Chaque région du monde comptant quelques milliers de catholiques a pu voir le pape au moins une fois en 26 ans. Douze fois il est allé en Amérique centrale, huit fois en Amérique du Sud, 11 fois en Amérique du Nord (trois au Canada, sept aux États-Unis), 54 en Europe (neuf en Pologne et sept en France), neuf en Asie, quatre en Océanie et 15 en Afrique. Il fera aussi 146 dépla-

cements à l'intérieur de l'Italie. Assez pour que les vaticanistes disent de Jean-Paul II que «le monde était sa paroisse».

Ces voyages ont deux objectifs principaux: d'abord conforter les Églises locales, mais aussi intervenir pour dénoncer des situations politiques et sociales injustes. Plusieurs pays fautifs reçoivent la visite du pape, qui ne se gênera jamais pour réclamer le respect fondamental des droits de l'homme en ces lieux (Haïti en 1983, Chili en 1987, notamment) et en appeler à la paix.

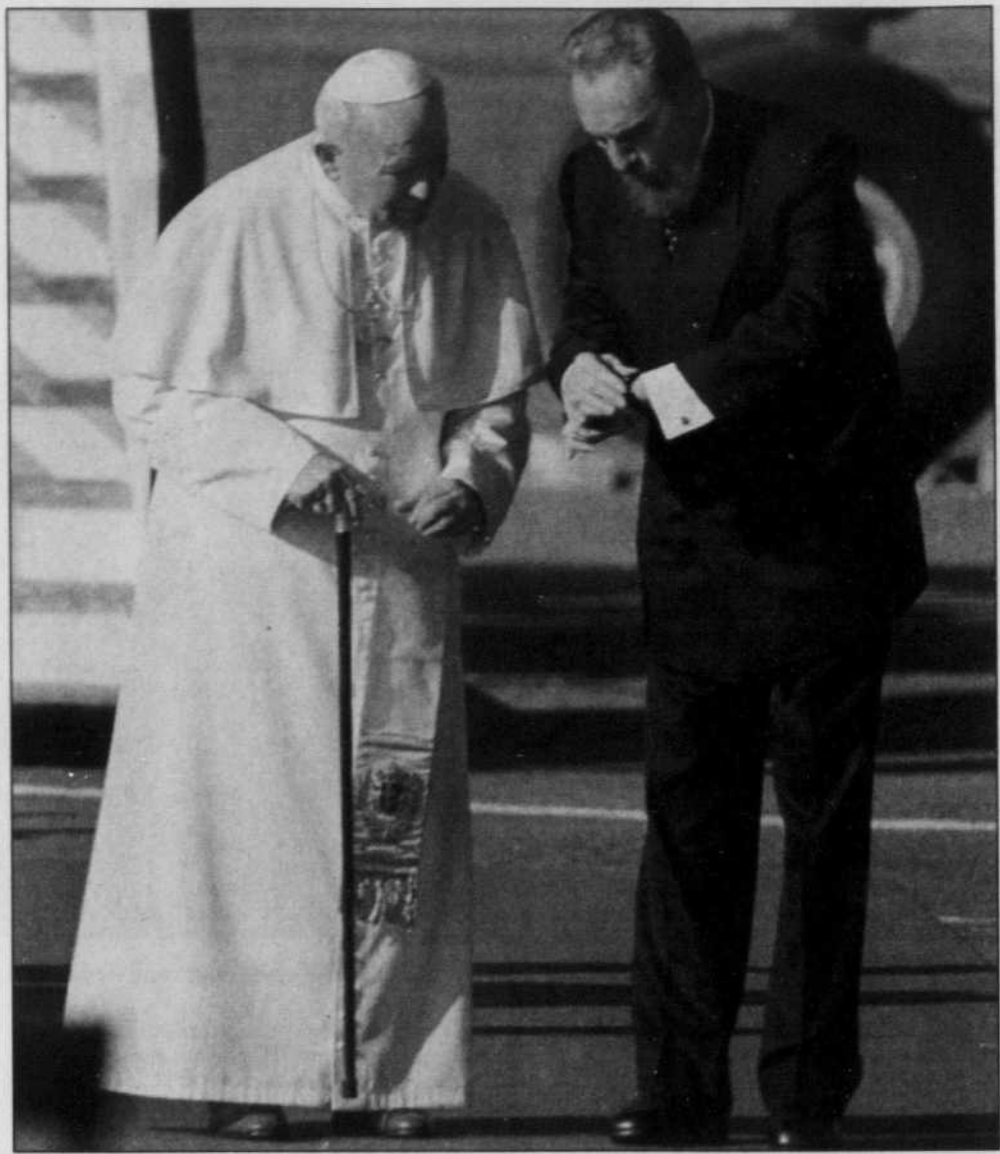
Hypermédiatisés, les voyages effectués par le pape et son entourage attirent toujours les foules: lui les séduit. Polyglotte (il énoncera des bouts de discours dans une soixantaine de langues au total), grand orateur, ayant plus qu'aucun autre le sens du spectacle (le pape est un ancien comédien) et de la formule-choc, Jean-Paul II remodela complètement l'image traditionnelle accolée au pontife. Ses arrivées dans certains lieux de rassemblement (comme au stade olympique en 1984) tiennent davantage de celles des rock stars que d'un religieux.

Parfois, les voyages provoqueront aussi des malaises. L'ampleur de ceux-ci et les coûts immenses qui y sont rattachés détonnent dans certains pays pauvres. Des membres de l'Église trouvent d'ailleurs que le pape «voyage trop»: lui estime que ces visites font partie de sa mission. Même la maladie n'y a rien changé. Dans les dernières années, voté, fragile, le pape descendait simplement de l'avion en ascenseur, et ne se déplaçait plus par lui-même. Il ne pouvait pas davantage se coucher au sol pour embrasser la terre d'accueil comme il en avait l'habitude, mais des enfants lui présentaient un bol de terre à la place.

Certains de ces voyages ont frappé plus que d'autres. Le premier, effectué au Mexique en 1979, permet de mesurer la popularité du nouveau pape. L'accueil est presque délirant. Le pape impose sa personnalité au monde entier, en plus de prendre goût au contact direct avec les gens.

En 1983, il revient en Amérique latine, cette fois au Nicaragua. La situation est tendue: le pays est dirigé par les sandinistes de Daniel Ortega, un gouvernement révolutionnaire d'allégeance socialiste. Au plus fort du mouvement de la théologie de la libération, certains prêtres travaillent alors de concert avec les sandinistes, malgré les avis contraires émis par Rome. Sur le tarmac de Managua, le pape se dirige vers le père Ernesto Cardenal, aussi ministre de la Culture, qui s'agenouille devant lui. L'index levé, Jean-Paul II le sermonne alors et lui demande de «régulariser» sa situation avec l'Église. L'image fera le tour du monde. Plus tard dans la journée, la messe papale sera perturbée par les sandinistes.

La même année, Jean-Paul II effectue la deuxième de trois visites en Pologne communiste. Un séjour hautement politique qui se déroule alors que l'État d'urgence est en vigueur. Jean-Paul II profite des rassemblements pour lancer de vigoureux messages: il demande à ses concitoyens de garder espoir, aux religieux de ne pas collaborer avec le régime, puis au pouvoir de respecter les droits de l'homme et la liberté syndicale (le syndicat Solidarité est alors interdit). Ce voyage du pape, comme tous ceux effectués dans les pays de l'Est à cette époque, est perçu comme une contribution directe à la future chute du communisme.



ZORAIDA DIAZ REUTERS

Remettant les pendules à l'heure avec Fidel Castro, à Cuba, le 21 janvier 1998.

En 1998, c'est Fidel Castro qui accueille le pape à La Havane. À sa descente de l'avion, Jean-Paul II demande l'heure au chef barbu. Est alors prise cette image historique de deux vieux hommes aux vues fort différentes en train d'ajuster leurs montres sur un tarmac. Le régime castriste subira les foudres verbales du pontife durant une grande célébration, mais le pape en profite aussi pour pousser plus loin ses critiques à l'égard du capitalisme sauvage qui règne ailleurs.

Mais c'est le voyage en Terre sainte, dans le cadre du jubilé de 2000, qui aura probablement le plus marqué ce pontificat. Une autre image célèbre est restée de ce périple: le pape, recueilli devant le mur des Lamentations, déposant une note entre les pierres pour exprimer la repentance de l'Église pour la persécution des juifs. Il amorce ce voyage en Égypte, où il rencontre les chefs islamique et orthodoxe. Puis il va en Jordanie et en Israël. Tous les cultes du pays l'accueillent. Ensuite, le pape est reçu par Yasser Arafat, avec qui il visite Bethléem et un camp de réfugiés. Les visites se multiplient: Yad-Vashem (mémorial de l'Holocauste), lac de Tibériade, Jérusalem. Le pape en profite pour appeler au dialogue interreligieux.

Le Québec en 1984

En septembre 1984, c'est au tour du Canada et du Québec de recevoir Jean-Paul II. Le programme est chargé: en 12 jours, le pape — premier du nom à mettre les pieds au pays — parcourra 15 000 km d'un océan à l'autre, et il prononcera une trentaine de discours majeurs.

Le pontife est d'abord accueilli à Québec, où des centaines de milliers de personnes l'attendent. Une messe en plein air est alors célébrée à l'université Laval. Jean-Paul II visitera ensuite Sainte-Anne-de-Beaupré, puis les bénéficiaires du centre pour handicapés François-Charron. Trois-Rivières et Montréal suivent. Le rassemblement au stade olympique est gigantesque, le pape reçoit une ovation quasi délirante quand il se présente en «papemobile» sur le terrain, sous les cris de la foule qui agit des foulards blancs. C'est notamment à ce moment que la jeune Céline Dion se révèle au public, en chantant cette «colombe partie en voyage».

Au Québec comme ailleurs, Jean-Paul II est accueilli comme une vedette

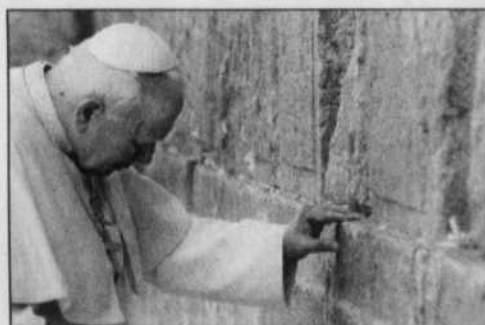
Au Canada comme ailleurs, le charisme du pape séduit de prime abord médias et fidèles, même si l'impact réel de sa visite sur la ferveur des catho-

liques ne fait pas consensus. Il reviendra encore au Canada en 1987, dans les Territoires du Nord-Ouest, où il annonce son soutien aux revendications autonomistes des autochtones canadiens. Finalement, la XVII^e Journée mondiale de la jeunesse lui permet de revenir une dernière fois au pays, en 2002, à Toronto.

Pour certains observateurs, l'une des principales retombées de cette longue série de voyages pourrait bien être l'élection d'un nouveau pape qui soit africain ou brésilien: du moins, Jean-Paul II aura-t-il contribué à changer du tout au tout l'image du pontife sédentaire en prenant son bâton de pèlerin sans relâche pendant 26 ans.

Le Devoir

Ces voyages souvent politiques visaient aussi à conforter les Églises locales et à rencontrer les fidèles



JIM HOLLANDER REUTERS

Mars 2000: le pape glisse une prière dans le mur des Lamentations, à Jérusalem.

Le pape et les jeunes

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Dès le début de sa vie de prêtre, Karol Wojtyła a démontré une attention particulière envers les jeunes. Il les considère comme «l'avenir du monde, l'espérance de l'Église». Wojtyła les amenait en montagne, en kayak, organisait des chorales, les confessaient.

Cet attachement s'est naturellement poursuivi durant son pontificat. Et malgré la désaffection réelle des jeunes envers l'Église, le pape a pris le risque d'organiser de grands rassemblements essentiellement réservés à la jeunesse. Des «happenings» qui auront finalement marqué son règne.

C'est dans ce contexte qu'il décide en 1984 d'organiser un premier grand rassemblement à Rome. Les sceptiques sont nombreux, on appréhende un désin-

térêt général. Finalement, plus d'un quart de million d'entre eux se présentent à l'événement. L'année suivante, ils sont 300 000.

Fort de ce succès, le pape crée alors le concept des Journées mondiales de la jeunesse. Le succès ira grandissant: 300 000 personnes en Argentine en 1987, puis 600 000 en Espagne en 1989. L'ampleur du rassemblement pousse les médias à parler de «Woodstock catholique». Deux ans plus tard, ils sont un million en Pologne, 500 000 à Denver en 1993, et plus de quatre millions à Manille en 1995 (record absolu pour une messe du pape). Paris (un million de jeunes en 1997), Rome et Toronto auront aussi leur édition.

Le Devoir

Un pontificat comme une usine à fabriquer des saints

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

En 26 ans au Vatican, Jean-Paul II a eu le temps d'établir quelques records de «papauté». Entre autres chiffres qui illustrent l'ampleur de la trace qu'il laisse dans l'Église, on trouve les quelque 1800 saints ou bienheureux qu'il a nommés: depuis 400 ans, tous les anciens papes n'en avaient pas fait autant.

Alors ils sont nombreux à parler de «frénésie» et de «culte des saints» pour décrire la propension de Karol Wojtyła à béatifier et à canoniser. Une tendance qui s'est grandement accentuée au cours de la deuxième moitié de son mandat. Jean-Paul II n'avait fait au début des années 1990 que 123 béatifications et 23 canonisations. C'est dire la cadence depuis, pour atteindre ces chiffres officiels de 1338 béatifications et 482 canonisations.

Certains ont «profité» de ce rythme rapide pour entrer dans le groupe des bienheureux dans un délai très court: mère Teresa, par exemple, a été béatifiée seulement six ans après sa mort. Le fondateur du groupe Opus Dei, José María Escrivá de Balaguer, a pour sa part été canonisé un quart de siècle après son décès, un record. Aux fins de mémoire, une personne comme Jeanne d'Arc a dû «attendre» 500 ans avant d'être élevée à ce rang.

En voulant donner à ses fidèles le plus de modèles possible de «figures émérites qui montrent le chemin de Dieu», comme le dit le biographe Bernard Lecomte, Jean-Paul II a aussi donné matière à critique à propos de plusieurs de ses choix. Le cas du fondateur de l'Opus Dei, entre autres, a été fortement contesté, puisque le très conservateur groupe est connu pour ses liens avec le franquisme ainsi qu'avec d'autres mouvements réactionnaires.

La béatification du pape Pie IX a aussi été grandement décriée, d'autant plus qu'elle s'est faite en même temps que celle de Jean XXIII. Pourtant, voilà deux papes en tous points opposés. D'un côté, Pie IX est en effet jugé par les historiens comme le pontife le plus rétrograde et réactionnaire des derniers siècles. C'est lui qui a accouché du concept d'infailibilité papale, alors que Jean XXIII, à l'échelle papale, était plutôt perçu comme un progressiste.

Jean-Paul II les a béatifiés du même élan. Par cette double nomination qui a soulevé de vifs débats, le pape démontrait alors sa volonté de concilier les divers courants de l'Église. Tout comme il aura eu le souci de donner des saints à chaque région du monde, notamment dans les pays ayant connu le communisme. Une façon pour lui d'entretenir la foi des fidèles. Cité par l'Associated Press en 2003, Paolo Molinari, jésuite spécialisé dans les questions de sainteté, estime que le pape a ainsi «voulu soutenir les générations qui ont souffert dans un monde athée. Il espère que, si les gens suivent l'exemple de ses saints, le monde deviendra un peu meilleur».

Pour arriver à béatifier si vite et autant, Jean-Paul II a modifié en 1983 la procédure jusqu'alors en vigueur: les nouvelles règles permettent notamment aux martyrs (pour qui Jean-Paul II a toujours éprouvé un vif intérêt) de «sauter» l'étape de la validation d'un miracle (autrefois essentielle à l'accès au statut de bienheureux). Pour certains catholiques, ces changements et le rythme de béatification élevé aura eu pour effet de dévaluer l'essence même du concept de sainteté.

Pour expliquer ce «culte des saints» de Jean-Paul II, une remontrée jusqu'à son enfance n'est pas inutile: outre le fait qu'on lui ait inculqué une certaine culture des saints

dès son jeune âge, Karol Wojtyła aura aussi été marqué par l'omniprésence des symboles religieux dans une Pologne très catholique.

Bernard Lecomte explique au Devoir que le pape voyait trois fonctions principales dans cette action. Celle, d'abord, de constituer les «salons spirituels de l'histoire des hommes et des nations, dans laquelle Dieu s'inscrit par le truchement des saints comme par celui de son Fils incarné». Il y a aussi une fonction d'intégration des Églises locales à la grande Église universelle. En donnant des saints à tout le monde, des saints «locaux», Jean-Paul II poursuivait en quelque sorte son œuvre de mondialisation de l'Église, où des saints africains côtoient des saints européens.

Finalement, en habile pape médiatique, Jean-Paul II aurait aussi eu à cœur d'offrir aux catholiques d'autres figures à vénérer que celles des vedettes du spectacle, du cinéma et de la chanson, de tous ces visages connus à la une des magazines de la planète.

Parmi les quelque 1800 nominations que le défunt pape a faites, 14 sont des figures d'ici. En juin 1980, M^{re} François de Laval, Marie de l'Incarnation et Kateri Tekakwitha ont ainsi été béatifiés. Deux ans plus tard, Alfred Bessette (le frère André) et Marie-Rose Durocher (cevaient le même honneur, tandis que Marguerite Bourgeoys était pour sa part canonisée. En 1984, c'est Marie-Léonie Paradis qui est élevée au rang de bienheureuse, suivie par Louis-Zéphirin Moreau (1987), Frédéric Jansoone (1988), Catherine de Saint-Augustin (1989), Dina Bélanger (1993), Marie-Anne Blondin (2001) et Emilie Tavernier-Gamelin (2001). Jean-Paul II a également canonisé Marguerite d'Youville en décembre 1990.

Le Devoir

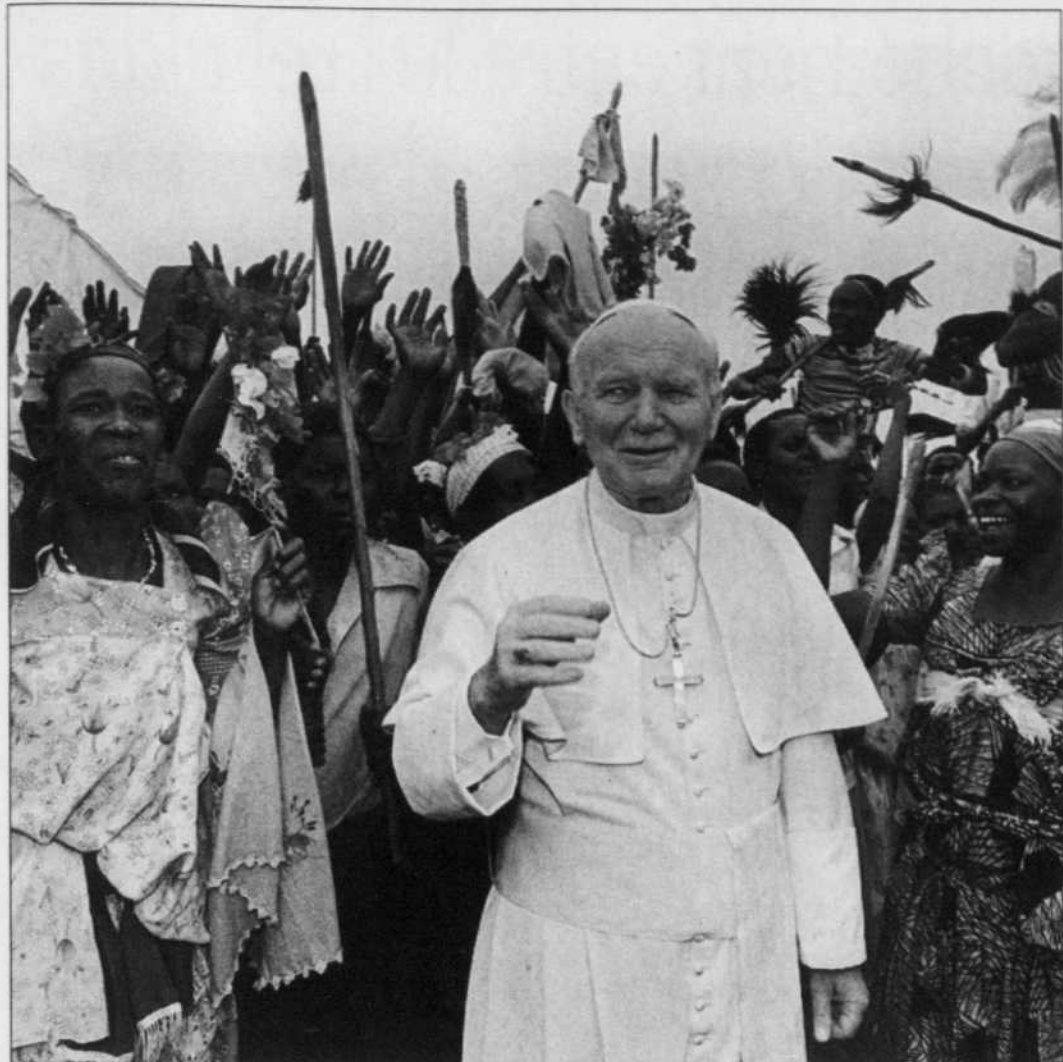


Les témoignages de tristesse et de sympathie venus de partout au Québec démontrent bien l'attachement des Québécoises et des Québécois à Jean-Paul II. Il fut le premier pape à visiter le Québec et nous avons pu apprécier son humanité, sa simplicité et son charisme. Nous chérirons longtemps le souvenir indélébile qu'il nous a laissé.

Bernard Landry
Député de Verchères et chef de l'opposition officielle



• JEAN-PAUL II 1920-2005 •



En Ouganda, en 1993, Jean-Paul II est venu dire à la population que «la chasteté est l'unique manière sûre et vertueuse pour mettre fin à cette plaie tragique qu'est le sida».

Une morale sexuelle à l'envers des modes

Karol Wojtyla avait une foi absolue dans la «culture de la vie»

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Applaudi pour ses prises de position fermes en faveur des droits de l'homme et de la démocratie, sujets sur lesquels il projetait l'image d'un pape «progressiste», Jean-Paul II est aussi celui qui a été qualifié de rétrograde et d'hyperconservateur sur les questions de morale sexuelle. Tranchées et énoncées sans concessions, ses déclarations d'opposition à l'avortement et à la contraception ont toujours dérangé, souvent choqué.

Mais pour le pape, le même argument à la base de son soutien au respect des droits de l'homme s'applique aussi en matière sexuelle: le droit à la vie est fondamental. À ce qu'il appelle la «culture de la mort», il oppose celle de la vie, en toute circonstance, au risque de déplaire et de se trouver confronté à des contradictions difficiles à défendre.

Karol Wojtyla s'est exprimé au sujet de la contraception dès 1968, alors que l'arrivée de la pilule force le Vatican à prendre position dans le dossier. Un groupe de réflexion laïc nommé par Paul VI conclut alors que l'Église devrait assouplir sa position à ce sujet. Surpris des résultats, Paul VI crée une autre commission, cette fois ecclésiastique, qui décrète elle aussi que la contraception «n'est pas intrinsèquement condamnable».

Opposé à cette interprétation, M^{gr} Wojtyla convoque à Cracovie une commission sur le même sujet. Envoyées à Paul VI, les conclusions de ce groupe se retrouveront quasi intégralement dans l'encyclopédie que le pape rédige sur la contraception: le rejet de celle-ci est total et sans appel. Le monde occidental vibre au rythme d'une certaine libération sexuelle? Karol Wojtyla ne craint pas de promouvoir la ligne dure et d'engager l'Église sur une voie qui deviendra une des plus cahoteuses de son règne de pape, plus tard.

En fait, comme pontife, Jean-Paul II ne fera qu'appliquer les principes moraux qu'il a pensés plus tôt dans sa vie. Quand il publie *Amour et Responsabilité*, au début des années 1960, il évoque déjà l'importance de la fidélité du couple et de la chasteté en dehors du mariage. Il refuse aussi l'idée de la procréation artificielle. Sans ambages, Wojtyla parle alors de relations sexuelles, des notions de jouissance et des problèmes de frigidité. Il n'évite rien, mais il rappelle deux éléments fondamentaux dans l'accomplissement de l'acte sexuel: la relation humaine doit être au cœur de celui-ci, et il se doit d'être envisagé dans une stricte optique de procréation.

Dans les années 1970, il développera son discours à propos de la «culture de la vie», sur le principe absolu de laquelle il se base pour rejeter l'avortement et la contraception. Le pape croit notamment que l'emploi de la contraception est contraire «à la dignité de l'acte conjugal», parce qu'elle fait ultimement obstacle à la transmission de la vie. De ce fait, la contraception interfère avec le «pouvoir de Dieu de décider en dernière instance de la venue au monde d'une personne humaine».

Contraception et avortement sont tous deux condamnables, puisque l'un altère le sens de l'acte sexuel et que l'autre «détruit la vie d'un être humain». L'avortement, peu importe les circonstances, est même un crime aux yeux du pape. Dans son dernier livre, publié cette année (*Mémoire et Identité*), il va jusqu'à associer l'avortement à la Shoah: l'un et l'autre auraient selon lui les mêmes fondements basés sur la culture de la mort, violeraient les lois de Dieu et entraîneraient la promotion d'une idéologie du mal.

En 1995, le pape publie une encyclopédie sur le sujet: *Evangelium Vitae*. Il y dénonce une «conjuraison contre la vie» de la part des institutions internationales et des médias, qui militeraient pour le droit à l'avortement et feraient la promotion des méthodes de contraception. Jean-Paul II écrit que la lutte contre l'avortement est un impératif pour tout catholique, et il affirme en substance que les lois permettant l'avortement sont contre «l'ordre naturel» et méritent désobéissance.

Son refus d'accepter la contraception accule le pape à des situations contradictoires: en Afrique, notamment, le sida se propage à une vitesse folle et fait des millions de victimes. Pour freiner la pandémie, la communauté médicale recommande à l'unanimité l'utilisation du condom.

Mais Jean-Paul II s'y oppose. Il affirme plutôt que «la chasteté est l'unique manière sûre et vertueuse pour

mettre fin à cette plaie tragique qu'est le sida» (Ouganda, 1993). Pour cette intransigeance morale, le pape se fera qualifier d'«assassin» par certains. Jean-Paul II comprend pourtant l'importance du fléau: il a fait pression sur les compagnies pharmaceutiques pour qu'elles rendent leurs traitements disponibles en Afrique. Mais là comme ailleurs, ses convictions sont plus fortes que ce que d'aucuns appellent la raison.

Le problème du sida causera beaucoup de dissensions au sein de l'Église. Car dans ce cas, «l'interdit» de contraception peut entraîner la propagation de la mort. Profond dilemme. Des religieux trouveront la solution: le pape est là pour évoquer un idéal. Si cet idéal ne peut être atteint, dit entre autres le cardinal parisien Lustiger, et qu'une personne veut avoir une relation sexuelle qui pourrait comporter un risque de transmission du sida (donc de la mort), l'utilisation du préservatif devient essentielle. Entre deux maux, vaut mieux choisir le moindre.

Jean-Paul II restera très sévère pendant son pontificat sur une foule d'autres enjeux moraux: rejet de la procréation artificielle (*in vitro*), de la recherche sur les embryons à des fins médicales, et aussi de l'homosexualité, qu'il décrit comme étant un «comportement contraire au dessein de Dieu».

Recul

Cette croisade sans concessions pour la vie a un impact majeur, relève le biographe Bernard Lecomte en entrevue au *Devoir*. «Elle annihile des années d'efforts pour moderniser l'image de l'Église, en renvoyant à des relents de conservatisme, d'intolérance, voire d'obscurantisme.» Peu à peu, l'image publique et médiatique du pape est ainsi devenue celle d'un vieillard têtu et conservateur, note-t-il. «Pourtant, il se bat pour la même chose: quand il parle d'avortement, de contraception, du respect des embryons, de peine de mort ou de droits de l'homme, c'est toujours au nom des mêmes valeurs: pour la vie, contre la mort. Pour lui, c'est tout à fait cohérent.»

Selon Louis Rousseau, enseignant en théologie à l'Université du Québec à Montréal, cette question de la morale sexuelle, ou individuelle, est celle qui fait en sorte qu'il faut aujourd'hui considérer «ce pontificat comme ayant été catastrophique». Il estime que la condamnation de la contraception a mis fin au mythe de «l'infaillibilité papale» décrété par Pie IX.

«Les gens y croyaient, dit M. Rousseau. Dans l'Église, le pouvoir était un savoir. Mais lorsque la contraception est condamnée, les gens s'aperçoivent que la papauté se trompe, que ça n'a pas de bon sens, surtout quand on verra plus tard le problème du sida en Afrique. Ça fait en sorte que les gens sont renvoyés à leur libre conscience pour faire des choix au quotidien [...]. Jean-Paul II a introduit une papauté que les catholiques ne suivent plus.» L'impact de ces prises de position rigides sur la sexualité aura notamment été une «dévalorisation par contamination» de tout le message religieux de Jean-Paul II, estime Louis Rousseau.

Patrick Snyder, enseignant en éthique sexuelle au département de théologie de l'Université de Sherbrooke, juge durement lui aussi le bilan de Jean-Paul II en matière de morale sexuelle. «La grande question en morale, c'est de savoir si quelque chose fait plus de bien que de tort. Si on prend l'exemple du sida en Afrique et des positions de Jean-Paul II, on a un exemple concret d'une morale qui fait plus de tort que de bien, donc qui n'en est plus une. Ça devient du dogmatisme.»

«On parle ici d'une idéologie où l'on impose des conduites à des gens à partir d'une vérité que l'on a créée d'une certaine lecture biblique. Est-ce que c'est une morale qui a de la valeur dans le contexte social actuel? Je dis non, parce qu'on prend les gens pour des enfants, et nous ne sommes plus dans une culture où l'on doit imposer des choses. Les gens ne veulent plus se faire dire comment se comporter, mais ils veulent comprendre le sens de ce qu'ils font.» M. Snyder estime ainsi que cette question sexuelle «nuance grandement» le bilan pontifical de Jean-Paul II. «Mais les dégâts étaient déjà faits avec Paul VI. Par contre, de ne pas avoir voulu réfléchir là-dessus a représenté une perte de crédibilité immense pour l'Église catholique, ça a causé une rupture profonde entre les fidèles et le Vatican.»

Le Devoir

La femme selon Jean-Paul II

PATRICK SNYDER

Quelle conception de la femme Jean-Paul II a-t-il promue? La question de l'identité féminine est incontournable lorsqu'on veut faire un bilan sérieux de son long et influent pontificat. Elle a été au cœur des prises de position de Jean-Paul II sur le mariage, la famille, la contraception, l'avortement et l'ordination sacerdotale. Elle est en partie ce qui permettait au pontife de donner de la cohérence à sa pensée sur ces nombreux enjeux éthiques.

Sa volonté de définir l'être femme, il l'a principalement martelée dans les textes suivants: *l'Exhortation apostolique sur la famille* (1982), la *Lettre apostolique dignité et vocation de la femme* (1988), la *Lettre aux familles* (1994), la *Lettre apostolique sur le sacerdoce* (1994) et sa *Lettre aux femmes du monde* (1995).

Il est indéniable qu'il faut rendre hommage à Jean-Paul II pour son acharnement à défendre la dignité de toute femme, à valoriser les apports considérables des femmes au développement de l'humanité et à condamner les violences faites aux femmes. Toutefois, c'est sa conception de la vocation de la femme qui a le plus soulevé les débats.

Jean-Paul II soutenait que la personne est corps. Qu'elle s'inscrit dans un corps qui englobe sa réalité biologique, psychique et spirituelle. Cette conception de la personne a influencé le pontife dans les conclusions qu'il tire de la finalité corporelle de la femme. Comme la femme porte dans son corps la possibilité d'avoir des enfants, de par sa nature, sa vocation spécifique c'est d'être mère.

Selon le pontife, c'est cette vocation qui oriente tout l'être de la femme, qui oriente toute sa personne. Ainsi, ce qui a caractérisé l'enseignement de Jean-Paul II sur la nature et la vocation de la femme, c'est la prépondérance qu'il donne à la maternité.

Il est vrai que la maternité n'est pas, pour le pontife, purement biologique, qu'elle peut prendre une dimension spirituelle. La femme qui choisit l'état de virginité pour le «Royaume» doit aussi vivre une maternité au sens spirituel. Comment Jean-Paul II pouvait-il passer facilement de la maternité biologique à la maternité spirituelle?

Il soutenait la conviction suivante: une femme ne devient pas mère seulement à partir du moment où elle a porté et mis au monde un enfant, elle l'est du fait que cette potentialité est inscrite dans sa dimension biologique.

Dans la pensée de Jean-Paul II, la femme ne fait que découvrir, à travers la maternité biologique ou spirituelle, la détermination spécifique de son corps et de son sexe, la profondeur de sa féminité. La dimension biologique de la femme, qui comporte une disposition naturelle à la maternité, a été la référence dogmatique de Jean-Paul II dans sa conception de sa nature et de sa vocation.

Aucun moyen d'y échapper

Jean-Paul II a été, pour ainsi dire, prisonnier d'une conception de la femme qu'il comprenait comme ne pouvant d'aucune manière échapper à son identité de mère. Si être une femme c'est d'abord être une mère, selon la volonté de Dieu, même lui comme pape ne pouvait en décider autrement. Jean-Paul II soutenait, que c'est Dieu qui pense, décide, crée l'être homme et femme. Le pontife se considérait comme le porte-parole docile d'un Dieu qui ne lui laissait aucune liberté d'interpréter à nouveau, selon une intelligence renouvelée par l'évolution de l'histoire humaine, ce qui a été fixé à l'avance par une certaine tradition.

Saisissant les réalités humaines uniquement à partir de la tradition catholique, il voyait tout avec cette seule lunette. Elle lui apparaissait comme la plus sûre, la plus fondamentale, la plus vraie puisqu'en accord avec sa conception de la volonté de Dieu. Ce qui implique, méthodologiquement, l'exclusion des autres lunettes, des autres manières d'interpréter la réalité.

Saisissant les réalités humaines à partir de la tradition catholique, il voyait tout avec cette seule lunette

En tout état de cause, le refus de Jean-Paul II d'ordonner les femmes s'inscrivait dans sa conception de la finalité corporelle de la femme. Selon le pontife, la vocation première des femmes à la maternité les rend inaptes à l'ordination. Il présentait aussi sa conception de la maternité responsable comme la seule réponse morale qu'à la femme pour remplir sa fonction génératrice. Choisir l'usage de moyens contraceptifs ou une interruption volontaire de grossesse, pour une femme, c'est, selon Jean-Paul II, nier sa propre subjectivité. C'est nier la vocation première que Dieu a inscrite dans le corps de la femme depuis la création.

Pour bien nous éclairer sur la nature et la vocation de la femme, Jean-Paul II a fait appel à une lecture dogmatique de la Bible. Ce recours biblique, tel qu'il l'a pratiqué sur cette question, visait à légitimer la doctrine catholique par des assises bibliques, assises qui étaient pratiquement inexistantes chez ses prédécesseurs. Le pontife n'a pas su trouver dans la Bible la possibilité d'opérer une révision des catégories catholiques à partir des revendications des femmes et des travaux des féministes chrétiennes. Il nous a présenté sa lecture de la Bible comme le diktat de Dieu sur la vocation spécifique de la femme, la maternité.

Il est indéniable que le successeur de Jean-Paul II poursuivra dans la même veine, la question soulevant trop d'enjeux majeurs pour l'Église. Modifier le discours de l'Église catholique sur cette question aurait engagé Jean-Paul II à remodeler son anthropologie, sa conception du mariage et de la famille, son éthique sexuelle, son ecclésiologie, sa christologie, sa conception des ministères, sa conception du magistère comme une organisation cléricale masculine et jusqu'à la question de l'autorité dans l'Église.

L'auteur est professeur à la faculté de théologie, d'éthique et de philosophie de l'Université de Sherbrooke.



Jean-Paul II a entretenu des relations difficiles avec les femmes.

PAOLO COCCO REUTERS

LE TESTAMENT POLITIQUE ET SPIRITUEL DU PAPE

JEAN-PAUL II
Mémoire
et identité

Mémoire
et identité
JEAN-PAUL II
Flammarion
218 pages - 29,95 \$

Flammarion

• JEAN-PAUL II 1920-2005 •

Progrès et revers dans le rapprochement entre les religions



Jean-Claude Leclerc

Pour rapprocher les religions, un des buts de son pontificat, Jean-Paul II devait franchir trois murs plusieurs fois séculaires. D'abord, chez les chrétiens, divisés entre catholiques, protestants et orthodoxes. Puis, chez les croyants monothéistes divisés, eux, entre chrétiens, juifs et musulmans. Enfin, entre les adeptes, culturellement éloignés, des grands courants spirituels.

Le rapprochement entre les religions du monde a connu un succès étonnant.

Malgré les divergences de croyances, voire les conflits qui subsistent entre elles, la plupart ont répondu à l'invitation du pape de prier ensemble pour la cause de l'humanité. Pas moins de 150 dignitaires étaient présents à Assise, en Italie, en 1986. En milieu traditionaliste, d'aucuns s'opposèrent à cette initiative. Mais le mouvement était lancé.

Du coup, le mythe fut brisé voulant qu'une seule religion était la vraie et qu'on devait s'y convertir sous peine de perdition. En conséquence, il devenait illégitime de brimer quiconque au nom d'une foi particulière.

Plus encore, Jean-Paul II ouvrait aux religions une ère nouvelle en leur assignant une commune mission dans la lutte contre la guerre, la pauvreté, l'injustice, la discrimination raciale et toutes les oppressions. Le deuxième sommet d'Assise, en 2002, a même fait de la paix la priorité centrale des grandes religions.

Non moins spectaculaire fut l'initiative de réconciliation avec le judaïsme et l'islam.

Dans le cas des juifs, bafoués depuis toujours par la théologie et la pratique chrétiennes, le concile Vatican II avait ouvert la voie. Mais pour réparer des siècles de

persécution et de souffrance, il fallait que Rome avoue ouvertement ses torts et demande pardon.

Rome a fait davantage. Jean-Paul II a reconnu dans le judaïsme une religion légitime, sœur du christianisme et même sœur aînée. (Le catholicisme faisait ainsi la démonstration qu'il pouvait, lui aussi, renverser des siècles de théologie erronée.)

La preuve et le signe du changement furent la reconnaissance d'Israël par le Vatican. Longtemps, le statut controversé de Jérusalem, ville des trois religions monothéistes, avait freiné la reconnaissance politique de l'État juif. L'absence de règlement du conflit israélo-palestinien faisait aussi obstacle à la prudente diplomatie du Vatican. Rome a finalement choisi la voie du déblocage, malgré le risque de difficultés accrues avec, cette fois, les musulmans.

En islam, pourtant, Jean-Paul II a connu un accueil et un succès tout à fait remarquables.

Premier pape à prier dans une synagogue, il fut aussi le premier à visiter une mosquée, celle des Omeyyades, à Damas, en 2001. Le mufti de Syrie, Ahmed Kaftaro, avait déjà rencontré le pape au Vatican, mais il n'aurait jamais, a-t-il dit à son visiteur, « imaginé vous retrouver dans cette mosquée ».

Malheureusement, il aura été plus facile à Jean-Paul II d'encourager chrétiens et musulmans à s'accorder mutuellement pardon pour les offenses du passé, que d'enrayer les conflits, souvent sanglants, qui les opposent, notamment en Afrique et en Asie. De même, l'avenir reste incertain pour les musulmans vivant en Europe, cette Europe laïque dont Jean-Paul II a magnifié, encore avant sa mort, la « vocation chrétienne ».

C'est entre chrétiens, toutefois, que le rapprochement a connu ses plus graves revers.

Certes, Jean-Paul II a offert de réviser jusqu'au statut de la papauté, dont la prééminence est rejetée, depuis l'an 1000 chez les orthodoxes, et depuis le XVI^e siècle, chez les protestants et les anglicans. Une papauté moins autoritaire serait éventuellement bien accueillie partout, y compris probablement dans l'Église catholique. Mais les divergences ne sont pas limitées à cet enjeu.

Quelques obstacles d'ordre théologique ont été, il est vrai, surmontés. Ainsi, un accord a été signé, en 1999, avec les luthériens, mettant fin à un litige vieux de quatre siècles sur l'épineuse question de la « justification par la foi ». Mais les rapports restent tendus avec les anglicans, notamment en raison du sacerdoce des femmes, catégoriquement écarté par Jean-Paul II. Le fossé se sera même élargi avec les confessions protestantes qui ont abandonné certaines positions traditionnelles sur la morale sexuelle.

Le dialogue, maintenu avec les protestants, est encore acrimonieux avec les orthodoxes. L'Église orthodoxe russe fait grief à Rome d'un prosélytisme aux dépens de ses propres membres. Peut-être faut-il voir ici une rivalité intercléricale plus qu'un problème interconfessionnel. Rome est accusé de vouloir récupérer des paroisses et des propriétés que le Kremlin communiste avait saisies puis cédées aux orthodoxes. Faute d'un accord, le patriarcat de Moscou s'est opposé aux visites que Jean-Paul II voulait faire en Russie. Le pape polonais n'aura donc pu fou-



En 1986, à Assise, la plupart des chefs religieux des autres religions du monde ont répondu à l'invitation du pape de prier ensemble pour la cause de l'humanité.



LUCIANO MELLACE REUTERS

Le pape s'est rendu dans plusieurs pays majoritairement non catholiques, comme ici en Inde, en 1986, avec mère Teresa.

ler cette autre terre chère à son cœur.

Dans les Balkans, la communauté orthodoxe grecque impute à Rome, sinon la guerre dans l'ex-Yougoslavie, à tout le moins la résurgence des nationalismes, étroitement liés aux appartenances confessionnelles. De leur côté, les catholiques, minoritaires en pays orthodoxe, s'estiment victimes de discrimination.

Néanmoins, en matière doctrinale, la chrétienté orthodoxe reste proche de la tradition catholique. Autant dire que l'unité des chrétiens n'est pas problématique en Occident seulement. Les communautés orientales n'ont pas encore tourné la page du schisme de 1054 avec Rome, mais elles n'ont surtout pas renoué avec la Réforme protestante, sauf au Conseil œcuménique des Églises dont elles font également partie.

Jean-Paul II sera donc mort avant d'avoir vu un rapprochement décisif entre les Églises chrétiennes. Pour lever les obstacles qui ont, finalement, paralysé le mouvement œcuménique, son successeur aura fort à faire. Mais il y a plus. Rome parle ordinaire-

ment de la réconciliation entre les trois grandes confessions chrétiennes. Or, il en est une quatrième, plus diffuse mais fort nombreuse, chez les catholiques comme chez les protestants et les orthodoxes. C'est l'Église des chrétiens « du dehors », qui ont renoncé au culte ou à la morale traditionnels, mais pas toujours à leur foi.

En même temps, les fidèles des diverses religions ne sont pas nécessairement hostiles les uns envers les autres, ni incapables de concertation dans leurs sociétés respectives ou sur la scène internationale. Si des croyances sont depuis longtemps une cause de division et de violence, cette intransigeance vient d'abord, à peu d'exception près, de castes cléricales jalouses de leur monopole idéologique. C'est là un des vieux murs qu'aucun pape ne pouvait abattre à lui seul.

L'auteur enseigne le journalisme à l'Université de Montréal. Il tient aussi au Devoir la rubrique Éthique et Religions.

Jean-Paul II

Mon livre
de méditations



Pour ceux qui souffrent,
qui doutent,
qui espèrent

ÉDITIONS DU
ROCHER

« L'univers est comme
une phrase de Dieu
dont nous ne connaissons pas
encore la fin. » Jean-Paul II

« Message d'espoir certes,
mais aussi somme des réflexions
lucides et souvent judicieuses
provenant d'un homme
au parcours exceptionnel. »

Yves Laberge
Nuit blanche (avril 2005)

Première anthologie thématique
des œuvres de Jean-Paul II, cet ouvrage
se présente comme un abécédaire,
accessible à tous, de la pensée et de la foi
vibrante de celui qui fut l'un des hommes
les plus marquants du XX^e siècle.

ÉDITIONS DU
ROCHER
Communications
Jo Ann Champagne

Mon livre de méditations • Jean-Paul II • ISBN 2-268-05022-X • 288 pages • 29,95 \$